

Don de Mr BENOÎT-JORDAN, conservateur aux Archives
Départementales du Haut-Rhin - Mars 1996.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON
DE LAPOUTROIE - VAL D'ORBÈY

F R E L A N D

pendant la guerre.

de

1914 à 1918

Souvenirs tirés de notes personnelles.

Aux compagnons d'infortune
pendant les tristes années de guerre

M u l h o u s e
1954

Table des matières

Avant-propos	2
1. A la veille d'une guerre	3
2. La mobilisation	5
3. Premier fait d'armes	10
4. La fête patronale du 15 août	11
5. Français pour peu de temps	15
6. Escarmouche aux Halles du 25 août	17
7. Les Allemands reprennent le village ..	20
8. Septembre mouvementé	23
9. Faits de guerre successifs	26
10. La Toussaint 1914	28
11. Les Noël de guerre	29
12. La bataille du Linge	34
13. L'artillerie française	37
14. Le tramway de la vallée	39
15. Civils et militaires	40
16. Leurs prétentions	46
17. La langue française les agace	50
18. Les laissez-passer	52
19. Les cantonnements	55
20. La bonne humeur gardait ses droits....	62
21. Les recensements	66
22. Les cartes d'alimentation	70
23. Les ménagères courageuses	75
24. L'école pendant la guerre	79
25. Les réfugiés dans le village	83
26. L'année 1919	86
27. Conclusion	93

Il y aura déjà 40 ans au mois d'août prochain depuis que la vallée de Fréland et toute la région de nos belles montagnes des Vosges ont dû voir le début d'une guerre qui, contrairement à toutes les prévisions, est devenue une longue et très longue guerre, la première guerre mondiale. Beaucoup des témoins de ces temps mémorables ne sont plus; les autres avancent lentement en âge, et le souvenir de la grande époque historique est menacée de se perdre.

Je crois donc rendre service en reprenant mes notes de guerre prises jour pour jour - en cachette naturellement - les complétant de mémoire qui, malgré l'âge, m'est restée assez fidèle. E'entrerai plus amplement dans les détails pour les premiers temps de la guerre pour passer plus vite sur les périodes où mes notes ne donnent que les lignes plus ou moins monotones: bombardement du côté de la Tête-des-Faux, d'Orbey, de l'Immerlinskopf, etc. Je garantis pour la véracité des épisodes semés dans le texte, des faits toujours bien vécus et non simplement inventés pour égayer les pages. J'aimerais rafraîchir ainsi la mémoire des Frélandais qui ont vu avec moi ces époques bientôt lointaines afin qu'ils puissent raconter dans tous les détails à leurs enfants et petits-enfants ce que les aïeux ont dû voir et endurer du 1^{er} août 1914 au 11 novembre 1918.

Que la lecture de ces quelques pages puisse intéresser jeunes et vieux et leur fournir de quoi s'entretenir pendant les longues heures de "couèrails".

M u l h o u s e , le 27 mars 1954.

Ernest Hennige

1. A la veille d'une guerre.

Le 28 juin 1914, le prince héritier d'Autriche avait été assassiné à Serajevo. Le lundi matin, à la sortie des classes à 10 h. Mr le Maire nous communiqua la nouvelle du haut de la fenêtre en ajoutant: Ce sera sûrement le commencement de la guerre.

On parla depuis des mois de cette guerre qui devait venir. On prétendait que la vie était devenue insupportable, que cela ne pourra plus continuer de la sorte, etc. etc....

Judi, 30 juillet, les voyageurs revenant de Colmar, racontèrent qu'ils avaient vu en ville des chariots chargés de sabres pour les faire aiguïser en vue de la guerre. J'ai pris cela comme des racontages; mais la nouvelle fut confirmée dans la suite.

Vendredi, la poste n'afficha pas, comme d'ordinaire, la prévision du temps, et les élèves y virent une nouvelle preuve qu'il y aura la guerre. A la sortie de 15 h. une équipe d'ouvriers descendit d'Aubure en travaillant sur la ligne téléphonique. Je dis donc que cette réparation était la cause du dérangement; mais on a dû constater peu de jours après qu'on avait fait une révision de la ligne en vue d'une guerre toute proche.

Le jeune Ory Philibert raconta en classe que ses deux frères, soldats dans un régiment de garde à Berlin avaient écrit qu'ils étaient en route pour occuper la frontière russe. On en a ri; mais cette nouvelle s'est aussi confirmée peu après.

Vers 18 h. du même jour, le facteur "Louis" vint demander quelques punaises pour suspendre une affiche concernant la correspondance qui dorénavant devait passer par la censure. J'avais justement une lettre à expédier

et je la lui tendis pour qu'il la lise immédiatement. Mais il me répondit que ce seront d'autres à s'en occuper. J'ai retrouvé plus tard la lettre dans mes papiers, et je l'ai conservée comme souvenir du début de la guerre.

Le soir, mes deux confrères étaient allés à Sigolsheim. Ils revinrent à pied vers 22 h. racontant qu'il n'y a plus moyen de prendre un train tout étant réservé à l'armée. Un train après l'autre monta à Lapoutroie avec des troupes qui devaient occuper les frontières au-dessus du Bonhomme. Pour samedi, nous avons organisé une excursion aux deux lacs avec nos élèves; mais après ces nouvelles, nous sommes bien restés à la maison. Mathieu Jules avait reçu la veille une convocation l'invitant à se présenter à la caserne à Colmar. Il s'y rendit samedi, et dimanche matin, il déposa à la gare de Fréland un billet pour sa maman la renseignant qu'il montait en ligne sur les hauteurs du Bonhomme. Pense-t-il encore qu'il avait été le premier du village qui a dû remettre l'uniforme?

Samedi soir j'étais de nouveau seul à la maison lors que vers 18 h. on sonna à coups vigoureux en bas à la porte. C'était Mlle Bailly, notre voisine, qui, tout émue, me cria: C'est la guerre! C'est la guerre! Je pensai la tranquilliser en lui rappelant que l'Autriche avait mobilisé ses troupes quelques années auparavant sans qu'on soit arrivé aux armes. Mais elle me répondit que ce ne sera pas une simple mobilisation ce que M. Fandre doit publier tout à l'heure. Pendant qu'on parlait encore, les cloches s'ébranlèrent pour sonner le tocsin, et Mr Fandre, après un petit roulement de tambour, lut d'une voix tremblotante le télégramme qui appela le plus grand nombre des hommes sous les armes. Et déjà une automobile occupée de militaires, fusil en main, descendit d'Aubure pour donner des ordres au bureau de poste. Quelques jeunes durent partir le soir encore, un grand nombre dans le courant de dimanche et le gros, le lundi matin. Grand émoi dans tout le village. Partout

se formèrent des groupes dans la rue pour parler de l'événement et en faire des commentaires. D'autres coururent faire des provisions de farine et autres choses. L'un me confia plus tard qu'il avait acheté une caisse entière de savon de Marseille pour en avoir une certaine réserve. Je crus qu'il exagérait; mais en septembre 1918, nous en avons parlé de nouveau, et j'ai dû reconnaître qu'il avait bien fait.

2. La mobilisation.

A 3 h. dans la nuit, Mr. Fandre fut éveillé pour afficher les grandes feuilles d'ordre de mobilisation donné dans les deux langues. Maintenant les "Landsturm" même, les territoriaux, y étaient compris. Tous les hommes valides, les jeunes à partir de 18 ans et les autres jusqu'à l'âge de 45 ans devaient partir. J'en pris connaissance le matin en allant à l'église, car cela me concernait aussi. Un certain B., trop anxieux, vint me demander s'il ne fallait pas partir avec les camarades vu qu'il est né seulement une heure avant minuit du 31 juillet. Il retourna tout heureux lorsque je lui avais expliqué que le 1^{er} août commence à zéro heure et non à 23 h. de la veille. Un autre trouva fort curieux qu'on devait apporter une cuiller seulement et pas de fourchette. Je lui répondis que d'ordinaire "Guillaume" ne sert à ses soldats que de la soupe et pas de biftecks.

A l'église il y avait foule de monde qui se pressa devant les confessionnaux. Tous les hommes voulaient aller aux saints sacrements avant de partir, et ils ont bien fait. Huit jours après, l'un d'eux était déjà couché dans la tombe, bien loin des siens. A la grande messe on lut l'évangile de la destruction de Jérusalem ce qui fit tellement d'impression que les larmes coulaient de tous côtés. Le lendemain, l'un des mobilisés me fit la remarque que ce n'était pas beau de la part de Mr le Curé d'avoir choisi un texte si émouvant. Je

du lui dire que Mr le Curé était hors de cause, que c'était l'évangile du 9^e dimanche après Pentecôte comme on le lit toutes les années. A l'exode des gens d'Orbey en été 1916, on se souvenait de ce texte de l'Évangile qui conseillait de fuir sans retourner dans les maisons lorsqu'on apprit que telle fermière avait été tuée devant la porte au moment où elle croyait chercher encore telle et telle chose. Après l'office on vit les jeunes descendre à la gare accompagnés des membres de la famille, d'une soeur ou de la jeune épouse - tristes scènes qu'on n'oubliera jamais. Après le dîner, Mr le Maire et Mr le Curé, depuis quelque temps en mésentente, se promenaient dans la rue vers le haut et le bas du village pour faire voir qu'il y a la réconciliation. D'autres ont imité ce bon exemple et on les vit passer en conversation paisible ou, comme tels commerçants, faire la causerie ensemble devant la maison.

Lundi matin, le grand nombre de la "Réserve" dut partir. Je les ai accompagnés dans le train; mais les scènes qui se renouvelaient à chaque gare, déchiraient trop le cœur. A Sigolsheim je leur fis mes adieux pour revenir et préparer mes propres bagages. Avec les élèves nous avons encore, en toute hâte; dégagé la place à côté de la Mairie en rentrant le bois de chauffage dans la remise de Mr Fandre qui avait dû partir à Ribeauvillé avec les chevaux, mobilisés comme les hommes. Le mardi matin, le gendarme Pfeffer me communiqua qu'il avait apporté des drapeaux de la Croix rouge pour l'Hôpital et les deux maisons d'école et que les hauteurs de Fréland étaient prévues comme seconde ligne de défense. Là-dessus nous avons immédiatement congédié les élèves leur recommandant de bien aider leur mère à rentrer le reste de la moisson. On les vit, dans le courant de la journée, et jusqu'aux plus petits, porter des gerbes sur le dos. Les échelles par contre, trop lourdes pour leurs épaules, restèrent abandonnées dans les cerisiers où la cueillette était à peine commencée.

Le mercredi matin quelques-uns descendaient à 5 h. déjà à la gare pour prendre le premier train, croyant faire des commissions pressantes à Colmar avant de se présenter à la caserne. Le gros des territoriaux quitta le village après 7 h. Mais à la gare nous retrouvâmes les camarades qui auraient dû être en ville depuis longtemps. Il n'y avait que des trains qui montaient la vallée et pas un seul pour descendre à Colmar. Nous attendîmes jusqu'après 10 h. quand Madame Gsell qui faisait les fonctions de chef de gare, me dit en toute discrétion qu'il y aura dans quelques minutes un train pour descendre, mais un seul. Ceux qui n'y trouveront pas de place seront obligés de faire le trajet à pied. J'en avertis mon monde, et nous nous plaçâmes, à l'arrivée du train, tout près des rails pour le prendre d'assaut. Dans les voitures, tous étaient mis à l'abri. Nous occupâmes vite les banquettes vides et fûmes ainsi assis jusqu'en ville pour nous reposer en peu du long stationnement dans la gare. A Colmar on a d'abord pris un verre. En même temps nous avons trouvé au restaurant les journaux avec la nouvelle que l'Angleterre était entrée en guerre. En le lisant, un Orbelais s'écria spontanément: Maintenant il n'y a plus de doute sur l'issue de la guerre; l'Anglais n'a jamais déposé les armes avant d'avoir remporté la victoire.

Nous fûmes mal reçus à la caserne qu'on nous avait désignée: Qui n'a pas encore fait de service militaire se rendra à la gare des marchandises. Simon J. B. et d'autres Frélandais nous avaient vus dans la cour. Ils vinrent demander des nouvelles, croyant aussi prendre un verre avec nous; mais plus une seule goutte dans tous les restaurants du quartier. Entre-temps une section de "Train" quitta la caserne, tout équipée à neuf, les voitures et les harnais, etc.. On en fit des réflexions. La place de rassemblement était dans un grand pré dont tous les abords étaient gardés par des soldats baïonnette au canon. Celui qui y était entré, n'en sortait plus librement. Des tables étaient placées dans

tous les coins pour y inscrire les nouveau-arrivés. Sur le côté, je vis des hommes serrés en rangs, portant chacun un brasard. J'y reconnus un marchand de vin de Wettolsheim et lui demandai ce que voulait dire le brasard. "On est vendu, me dit-il; on nous conduira à Neuf-Brisach pour y faire des tranchées". Je cherchai alors à retenir mes amis des "Bureaux d'inscription" disant que nous arriverons toujours à temps. Quelques-uns étaient trop pressés, et ils eurent bien vite satisfaction. Tout à coup les secrétaires se levèrent, les mirent en rangs par quatre, et sans être inscrits dans les listes nimarqués de brasard, ils durent se mettre en route pour Neuf-Brisach, 18 km à faire à pied sous un soleil de plomb et les bagages sur le bras. Les "Bureaux" restaient fermés durant l'heure du repas.

Dans l'après-midi, nous autres, nous avons souffert d'une soif terrible sous la chaleur accablante. Pas une trace d'ombre et pour les centaines d'hommes un tout petit robinet - cassé à la fin - pour donner un peu d'eau. Une seule fois des cheminots nous en amenèrent dans un grand bassin; on s'y précipita avec les bidons et des bouteilles ramassées par terre, et en un clin d'oeil le précieux liquide s'était transformé en une mare répugnante. Un camarade de Codongoutte, en contemplant la ligne bleue des Vosges derrière nous, poussa des gémissements: Ah! que nos montagnes sont quand même belles! Pensa-t-il à l'eau fraîche et limpide de nos fontaines plutôt qu'aux sites pittoresques?

J'ai rôdé dans tous les coins de la place afin de trouver des connaissances. Le hasard me fit rencontrer le Fr. Charles des PP. Rédemptoristes des Trois-Epis. Il me confia que les Pères s'adresseront au Commandant qui tenait son bureau derrière les baraquements pour être inscrits comme garde-malades à l'hôpital militaire qui devait s'ouvrir dans leur maison. Je me joignis à eux pour voir comment tout se passera. Ils n'y réussirent qu'à grand'peine. Les PP. Capucins de Dusenbach durent employer encore plus de diplomatie pour obtenir

leur nomination aux ambulances de Ribeauvillé. J'avais, pour ma personne, presque perdu toute envie de formuler une demande; mais dès que j'eus prononcé le mot d'hôpital d'Urbach, le Commandant demanda si nous y avons déjà des blessés. Je dus lui dire que non, et sans plus d'histoires j'ai eu ma feuille de route comme aide-infirmier à Urbach. En renseignant les autres sur mon succès et en leur expliquant que je pourrai rentrer ce même soir, il y eut des figures bien tristes. On me chargea de toutes sortes de commissions surtout de Couty Félicien, Chaude-Cpote, et de Ronecker François, Chenor, J'avais le cœur bien serré lorsque je leur faisais mes adieux. Je les ai quittés presque couvert de honte en me disant que je vais rentrer laissant des pères de famille dans la misère. En retournant en ville j'ai rencontré l'instituteur de Guémar qui venait en retard à cause des travaux à finir à la Mairie. Il me demanda ce qu'on faisait là-bas, et je lui ai donné le bon conseil de se procurer quelque chose à boire pour ne pas mourir de soif le premier jour de sa vie militaire. J'ai cherché alors à me désaltérer avant de me rendre à la gare pour y prendre le train annoncé pour 17 h.

J'ai aussi essayé d'acheter un peu de sel me rappelant ce que mon père avait raconté du siège de Metz en 1870 où cela leur avait manqué. On n'en m'a cédé qu'une demi-livre; mais je l'ai emportée tout heureux d'avoir au moins cela. A la gare attendaient déjà plusieurs Frélandais qui avaient été renvoyés comme surnuméraires avec d'autres hommes d'Orbey et de Lapoutroie. On remonta ensemble la vallée le cœur plus léger qu'il l'avait été le matin pour la descente. Nous étions une demi-douzaine à descendre à la gare de Fréland, et Humbert Aloïs était là avec la voiture pour prendre les derniers voyageurs. Je tenais à payer un verre à tous pour fêter l'heureux retour, et ce n'était qu'après 22 h. que la voiture est arrivée au village. Quelques femmes étaient encore dans la rue, et elles accoururent pour apprendre des nouvelles. Le lendemain on m'a averti

bonne heure que d'autres avaient été libérés dans la soirée et qu'ils étaient revenus à pied dans le courant de la nuit malgré la route bien longue et les fatigues du jour. Couty Félicien, Barlier Ambroise, Naegert, etc furent du nombre. Avec ces quelques hommes il n'y avait plus dans le village que des vieillards et des garçons pour faire le travail. A partir de ce jour on a tout ignoré de ce qui s'est passé dans le monde; le service de la poste n'a plus fonctionné; on n'a plus reçu ni lettres ni journaux. Drôle de vie, dans l'incertitude s'il y aura la guerre ou non. Trop vite on a dû être fixé.

3. Premier fait d'armes.

Le dimanche, 9 août, commença dans cette même monotonie. Mais vers 13 h. des coups de canon éclatèrent du côté de Haut-Schir. C'était terrible à entendre, l'écho étant rejeté par les montagnes comme des roulements de tonnerre lors d'un grand orgue. Et le canon tonna et tonna jusqu'après 14 h. Après les vêpres nous sommes montés au Kalblin pour voir ce qu'il y avait eu. Les fermières nous racontèrent que les obus étaient tombés tout autour des fermes; mais entre-temps on n'eut plus rien vu. Ce ne fut quand même pas en vain que nous étions montés là-haut. Tout à coup j'ai pu montrer à mes compagnons, Barlier Ambroise et Barnizari, la ligne blanche des cimes des Alpes, la seule fois que j'aie pu les voir du côté de Fréland.

Tout fut calme dans la semaine. Mardi je me suis hasardé à travers Préschamps vers Lapoutroie pour y prendre des nouvelles, et jeudi, dans l'après-midi, j'ai risqué même de pousser jusqu'à Haut-Schir. J'y ai vu les trous d'obus, une tente brûlée, etc.. et à l'aide du petit de la ferme voisine j'ai sorti deux obus vides du fond des entonnoirs pour les ramener en bas en souve

nir. Là-haut on n'a plus rien vu ni rien entendu. Les deux adversaires semblaient être retirés et la guerre terminée pour cette région. Mais... mais...

4. La fête patronale du 15 août.

Le samedi, 15 août, le matin à 5 30 h. on fut saisi de frayeur par une formidable détonation du côté du Bonhomme. J'ai appris plus tard que plusieurs batteries françaises avaient tiré une salve pour commencer la bataille. Elles soulevèrent d'un coup la première tranchée ennemie. Bientôt l'église du Bonhomme et une vingtaine de maisons furent en flammes, et le canon tonna sans interruption. La soeur de M^{lle} Jules qui voulut lui apporter des provisions comme les autres jours, fut renvoyée par des sentinelles. Pendant la grand'messe on vint à tout moment chercher des hommes à l'église afin d'atteler leurs boeufs pour les militaires. A la sortie de l'office on vit toute une file de canons monter la rue du village. Les civils furent invités à déposer à la Mairie toute arme qu'ils avaient chez eux. Mr Fritsch, Combe, vint avec un long fusil à pierre, donc tout ancien modèle et portant une grande étiquette avec le nom du propriétaire; mais les soldats lui lançaient des regards furieux croyant avoir à faire à un franc-tireur. J'ai dû le pousser au plus vite dans le bâtiment pour ne pas avoir d'histoires. Le soir, les plus belles de ces armes, quelques-unes de valeur historique, avaient disparu ayant trouvé des amateurs parmi les troupes qui passaient dans l'après-midi.

Notre dîner a été interrompu par Mme Fandre qui vint en pleurant me prier de leur aider à sauver les meubles dans la cave de la maison Sutter. Des soldats descendant du Chamont avaient répandu le bruit qu'il y aura la bataille de ce côté des montagnes. Dans la rue je fus accosté par un soldat que je ne reconnus pas sous l'épaisse couche de poussière collée sur la figure par

la sueur. C'était Mr Billmann, natif de Sigolsheim et instituteur à Ammerschwihr. Il avait passé chez nous à peine quinze jours auparavant. Je l'ai invité à monter chez les Frères prendre quelque chose; mais il demanda avant tout à se laver. On eut toutes les peines possibles à le faire sortir de la salle de bain; il prétendit que ce rafraîchissement valait plus que le meilleur repas. Pour partir il me demanda encore un mouchoir car il n'avait plus rien de propre. Et ce pauvre jeune homme d'à peine 25 ans, fut trouvé quelques semaines après, par son propre frère, au bord de la route, blessé mortellement.

Bientôt l'Hôpital me fit appeler pour aider aux bonnes Soeurs à soigner les blessés qui affluaient. Elles n'arrivaient pas à sortir la botte de l'un d'eux à qui une balle restait accrochée dans le pli sous le genou. J'ai tiré le couteau pour couper la tige de la botte; mais le bonhomme arrêta mon geste me disant qu'il en aura encore besoin. Je lui fis comprendre qu'à cette condition il sera obligé de serrer les dents quand je lui retirerai la chaussure, et je m'y mis. En montant l'escalier, j'ai rencontré un aspirant-officier portant le bras en écharpe et plourant comme un enfant. Plein de pitié, je lui ai demandé si la blessure lui faisait tellement mal. Non, me dit-il, en redoublant ses sanglots; c'est que nous avons dû nous replier. Dans la grande salle en haut tous les lits étaient occupés. Les blessés portaient déjà un pansement provisoire et on distribuait de la tisane ou quelque chose à manger. Dans le dernier lit j'en ai trouvé un qui ne voulait rien accepter. J'ai vite remarqué qu'il était du pays, et je lui ai demandé ce qu'il avait comme blessure. Il me répondit tout sèchement: Rien. C'était un Mulhousien, et j'ai compris. Un autre Alsacien m'a confié son argent pour l'expédier à sa famille à Triembach dans le Val de Villé. J'ai tenu, de cette manière, la dernière fois une pièce d'or dans la main. Quelques semaines après seulement j'ai pu faire la commission; après la fin de

la guerre j'ai aussi appris que ce nommé Meister, en parenté avec le petit Meister qui avait été guéri par Pasteur, était bien rentré chez les siens.

Vers 16 h. un médecin militaire a passé à l'Hôpital. Il constata que les blessés avaient été bien soignés, et il ordonna de les transporter tous à Colmar. Mr Bresson dut atteler son cheval de 22 ans pour faire le voyage. Il est rentré fort tard dans la nuit, mais sans son cheval que "les maîtres de la situation" avaient gardé pour eux. Vers 19 h. un soldat descendit tout seul d'Aubure avec une voiture attelée d'un boeuf. Un coup de soleil ou une trop grande dose de vin ou de bière ou les deux à la fois, le faisaient tituber à côté de son attelage. Il chercha à vider son coeur et en balbutiant il m'expliqua que l'Allemand est comme cette grenouille qui voulut devenir aussi grosse qu'un boeuf. En s'enflant toujours davantage, elle finit par crever misérablement. L'avenir a montré que ce bonhomme a vu clair dès le début de la guerre et malgré la grande quantité d'alcool. - C'était un Alsacien.

Vers 22 h. on m'a réveillé me disant que des soldats étaient là pour occuper les salles de classe. Je descendis, la lampe à pétrole en main. 1) Je n'entendis et ne vis rien dans la cour jusqu'à ce que j'eus demandé où se trouvent donc les soldats. Un "Hauptmann" saoufflé sous une toile de tente, me fit signe de ne pas parler trop haut vu qu'on est devant l'ennemi. Ils entrèrent dans la maison et parmi eux bon nombre d'Alsaciens. Ils se couchèrent sur le plancher pendant que je leur cherchais des seaux remplis d'eau fraîche qu'ils avaient de mandée. Le chef ne voulut pas qu'on leur serve du vin; mais il y consentit lorsque, sans façons, je vidais les bouteilles dans les seaux avec la remarque que sans cela l'eau serait trop mouillée. Les hommes ne s'en plai-

1) Le lundi 3 août les travaux pour l'installation de l'éclairage électrique auraient dû commencer; mais tout fut remis jusqu'après la guerre.

gnirent pas. Je crus alors bien faire en offrant au "Hauptmann" un bon verre; mais il entra presque en rage et me cria que je ne comprenais pas la situation. J'ai fort regretté!! et remis la bouteille à la cave. Les deux autres officiers, de tout jeunes lieutenants, se tenaient à l'écart, grelottant presque - de froid ou de peur - je n'ose pas porter un jugement. Entre-temps on avait réquisitionné toute la provision en lard fumé chez les deux bouchers, et ce qu'il y avait en fait de pain de reste chez le boulanger. En outre Mr Naegert dut venir vendre des cigarettes et du chocolat, les premières spécialement appréciées par les Alsaciens, le dernier plutôt par les hommes de l'autre côté du Rhin pour qui c'était quelque chose d'extraordinaire d'avoir cette friandise à si peu de frais. Un Strasbourgeois demanda aussi une pipe; une balle lui avait arraché la sienne de la bouche dans le courant de la matinée. Vers 2 h. du matin, la troupe nous quitta en montant vers le Kalblin. Comme remerciement et adieux, le "Hauptmann" nous dit: Aujourd'hui vous verrez les horreurs de la guerre. Bonne pilule pour faire retrouver le sommeil!

Le matin, on ne pouvait presque plus respirer dans la maison, tellement cela puait de cuir des militaires etc.. La balayeuse dut nettoyer les salles après avoir ramassé deux paniers pleins de grands morceaux de lard et de pain. Des militaires, on ne vit ni entendit plus rien. Des patrouilles à cheval passèrent dans le village les jours après. Au Kalblin et vers Aubure se tenaient encore des troupes. Le mercredi matin, les brutes réquisitionnèrent tous les habitants des fermes pour les faire partir sans leur permettre de compléter leur habillement ou de prendre quoi que ce soit avec eux. Le petit Barlier René qui leur avait échappé, vint en pleurant donner la nouvelle à la Mairie. Jeudi soir, les femmes revinrent de Kaysersberg, les hommes seulement quelque temps après de Fribourg où on les avait jetés en prison. Partout on les avait reçus à coups de pierres comme traîtres et espions.

5. Français pour peu de temps.

Le samedi, 22 août, nous avons travaillé au jardin lorsque Mr Naegert vint nous demander de l'accompagner à Sigolsheim. La nouvelle s'était répandue que nous étions devenus français pendant la nuit; les troupes françaises étaient descendues en masses vers Kaysersberg. Nous nous sommes vite mis en route et vîmes d'abord - la gare de Fréland dont on nous avait déjà parlé. Mais c'était pire qu'on aurait pu se le figurer; tout était cassé dans la salle d'attente, au bureau et même dans le logement à côté. Les morceaux de meubles, les papiers, la vaisselle en débris, les habits déchirés formaient une couche de 20 cm de haut sur le sol. Les Bavarois avaient donné une preuve de leur civilisation en se retirant de la vallée, répondant à la propriétaire que l'ennemi le fera si eux ne le faisaient pas.

Après Alspach nous avons rencontré le premier soldat français, un chasseur alpin posté sous un des grands platanes. Nous lui demandâmes si la frontière italienne n'était pas trop dégarnie après leur départ, sur quoi il nous raconta qu'ils avaient fait la fête avec les voisins avant de les quitter pour venir en Alsace. Nous lui offrîmes un cigare avec la remarque que c'était un "boche". Mais il dit en riant qu'il lui couperait tout simplement la tête, ce qu'il fit de ses dents avant de l'allumer.

A Kaysersberg la troupe campa des deux côtés de la rue. Les maisons étaient pavoisées, la pharmacie de Mr. Rieder même en petits tricolores. Devant la Mairie les murs étaient noircis; on avait jeté en tas drapeaux allemands et tableaux du Kaiser pour les brûler sur le pavé. Le tableau de l'impératrice fut épargné; c'est une dame, disaient les soldats. Les hommes de la ville avaient été réquisitionnés dans la matinée pour faire des tranchées. L'un d'eux fut renvoyé après avoir déclaré que sa famille s'était agrandie d'un fils ce même matin. Le Commandant de la troupe remit une somme d'argent à

l'heureux père et se fit inscrire comme parrain pour ce "premier Français" de Kayzersberg. Malheureusement il ne put plus assister à la fête de famille.

Nous ne pouvions pas pousser jusqu'à Sigolsheim, des sentinelles étaient placées à la sortie de Kayzersberg arrêtant toute circulation. De loin on entendit la bataille qui fit rage du côté d'Ingersheim. Une colonne d'artillerie passa devant nous, les petits canons chargés à dos de mulets. On raconta après coup que les chasseurs alpins avaient initié là-bas la ruse que Turonno avait employée en 1675 à Turckheim en plaçant les bérets sur les betteraves pendant qu'ils se tenaient eux-mêmes à l'abri. A la fin les bérets furent criblés de balles; mais aucun des hommes n'avait été touché. J'en ai ri en 1940 encore lorsque j'ai rencontré par hasard le colonel de cette troupe. Pour revenir à Fréland, nous avions d'abord quelques difficultés; la sentinelle nous renvoya chercher un laissez-passer. Il fallait expliquer au lieutenant du bureau que Fréland est situé dans un vallon derrière Kayzersberg et le lui montrer sur la carte pour avoir à la fin la permission de rentrer sans papier. Entre-temps des soldats-bouchers avaient réquisitionné du bétail dans notre village.

Le lendemain, après les vêpres, nous sommes montés au Kalblin, car on avait raconté que les casernes à Colmar brûlaient depuis la veille. D'abord on a visité la villa Schlumberger à côté de la ferme Herqué. Dans la "Marotte" il y avait grande désolation comme à la gare de Fréland. Tout était en désordre, les meubles fracassés, l'argenterie volée des écrans, les rayons dans la cave vidés jusqu'à la dernière bouteille; les lits comme suite - salis du haut en bas. Un général allemand fit quelques jours après à l'auberge Simon la remarque que les Français s'étaient terriblement mal comportés là-haut, ignorant peut-être que c'étaient ses propres officiers qui y avaient fait comme des Vandales. En descendant au Wassfels, on a constaté que les casernes à Colmar étaient intactes. Partout régnait le grand calme.

6. Escarmouche aux Halles du 25 août.

Lundi soir, les chasseurs alpins montèrent le village, par précaution à la file indienne dans les doux rigoles de la rue. Des patrouilles à cheval les avaient devancés et coupé les fils téléphoniques. Était-ce la conséquence de la conversation par l'appareil du marchand de fromage qui, le seul, par erreur, fonctionnait encore? Mr Florance Etienne, l'ayant remarqué par hasard, en avait averti Mr le Maire qui alla l'essayer en appelant la Sous-Préfecture à Ribeauvillé. Le secrétaire général lui répondit en demandant tout de suite des nouvelles de notre vallée. Mais tout à coup une autre voix souffla de ne plus rien dire. Un capitaine français avait écouté la conversation au bureau de poste d'Aubure, et la postière eut trouvé l'occasion d'avertir de se taire. Les chasseurs furent postés sous les mirabelliers derrière l'école, et ils passaient leur temps à goûter les bons fruits et à en remplir la musette. A 5 h. du matin, la maison Thomas fut cernée et Mr. le Maire réveillé pour suivre les soldats, baïonnette au canon. Mr Zetting fut arrêté peu après lorsqu'il voulut chercher de l'herbe sur son baillard. A 9 h. les deux partirent dans la voiture de Humbert Aloïs pour Ammerschwihr d'où ils furent évacués de l'autre côté des Vosges. Mr Thomas n'est rentré qu'en 1917; Mr Zetting est mort en exil.

A côté de l'église, les chasseurs avaient fait du feu pour cuire les fayots de midi. Mais tout à coup, ils durent verser l'eau, fixer les gamelles sur le sac et partir; des coups de fusil annoncèrent que leurs camarades avaient été attaqués aux Halles. Trois régiments allemands les avaient attendus sur la lisière de la forêt pour les repousser. La fusillade continua jusqu'après 9 h. et des blessés descendirent pour se faire panser à l'Hôpital. Fr. Ildefonse et moi, nous demandâmes au capitaine la permission d'aller sur le champ de bataille pour y ramasser les gravement blessés. Co. chef nous re-

garda d'un oeil scrutateur nous demandant si on pou**u**t se fier à nous. Je lui répondis, s**u**rvolant bien son regard, que nous étions des Alsaciens. Cela lui suffit, et nous partîmes portant la Croix rouge au bras. Il faisait une chaleur terrible, et nulle part de l'eau pour étancher la soif. Sur la pente à gauche, nous avons trouvé cinq chasseurs alpins, tués sur le coup, le corps encore en position d'attaque. Ils furent enterrés plus en bas à côté du chemin. Le 25 août 1919 il y eut une petite cérémonie commémorative sur leur tombe en présence du général Gouraud. - Plus loin était couché un jeune Lyonnais criblé de balles. Nous le portâmes en bas, sur une échelle en guise de brancard, pour le remettre à un voiturier qui le transporta à l'Hôpital. Tout en haut, à la lisière du bois, couchaient deux hommes gravement blessés. L'un avait le bas-ventre déchiré par les balles, l'autre, la jambe cassée au-dessus de la cheville. Il fallait les admirer comme ils supportaient les blessures sans la moindre plainte. Ce n'était que la soif qui les tourmentait, et rien à trouver pour les satisfaire. Les sources près des fermes ne donnaient de l'eau que goutte par goutte; il me fallait une demi-heure pour remplir la moitié d'un quart. J'ai cherché aussi à maintenir les os fracturés par une attelle fabriquée par un bout de planche et la ceinture du soldat. Lorsqu'on voulut charger les deux sur la paille d'une voiture, vint une patrouille allemande commandée par un sous-officier qui menaça tout de suite de nous fusiller et de mettre le feu aux fermes parce que nous avions enlevé des prisonniers. Je répondis sur le même ton à ce chef de bande, en le regardant attentif que la guerre n'est pas encore terminée et que, peut-être, le moment viendra aussi pour lui d'être couché quelque part implorant la pitié des passants. Il aida à charger les blessés, mais il s'y prit si rudement que l'un d'eux m'a presque écrasé le poignet pour retenir des cris de douleur. J'ai appris plus tard qu'à Aubure ce même perdit connaissance et rendit, deux jours après, le dernier soupir.

De l'autre, j'ai dû avoir des nouvelles quinze années plus tard et d'une manière singulière. Mon neveu était venu de Paris à Strasbourg avec sa jeune épouse et nous attendions le tramway lorsqu'un chasseur alpin du 28^e Bataillon passa dans la rue. Je fis la remarque que c'était la première fois depuis 1914 que je revois quelqu'un de cette formation. Madame me dit alors que son oncle en avait fait partie en 1914 et qu'il fut blessé le 25 août quelque part dans les Vosges. La famille a eu une seule fois de ses nouvelles de l'hôpital de Fribourg; il paraît qu'il y est mort, sa blessure ayant été soignée trop tard. On ignore aussi où il est enterré. Je fis faire des recherches, et on a trouvé sa tombe au cimetière militaire de Sarrebourg, Moselle, où l'on avait réuni tous les corps des Français morts en Allemagne. C'était notre blessé des Halles. Le chef de patrouille avait donné ordre de ramener l'autre blessé à Aubure; mais une fois hors de sa portée, nous nous gardions bien de lui faire le plaisir de pouvoir nous engueuler une seconde fois.

Le lendemain matin il y eut une rencontre entre patrouilles sur le versant de la Rochette. L'un des Français se sacrifia pour ses camarades en s'exposant directement aux balles pour permettre aux autres de se sauver à l'abri des mirabelliers. Nous le vîmes, de notre fenêtre, tomber au milieu du pré, et un Allemand s'en approcha pour constater sa mort. Mais lorsque, un quart d'heure après, il commença à pleuvoir, le blessé revint à lui en agitant les bras. On accourut pour le prendre en bas où une ambulance était en même temps arrivée pour le transporter à Lapoutroie. Entre-temps la patrouille allemande avait ommoné le boucher Ory Ambroise sans qu'on ait pu connaître la raison. Il revint quelques semaines après de Bergheim n'osant pas donner des détails sur son séjour là-bas. En toute discrétion il me confia une fois à travers la palissade du jardin qu'il avait été tout près de la tombe.

7. Les Allemands reprennent le village.

Les patrouilles passèrent journellement dans le village. Il fut conseillé aux civils de garder, autant que possible, la maison pour éviter des rencontres dangereuses. Dans l'après-midi, des femmes voulant faire le regain sur les pentes de la Combe, se virent à plusieurs reprises chassées par les balles de mitrailleuses. Des sentinelles françaises, roulées dans des branches de sapin formant des fagots couchés sur la lisière des bois à Chaué, les empêchaient de monter dans les prés, car ils observaient un va et vient des Allemands au haut du Kalblin. Le jeudi soir, 27 août; vers 19 h. le canon a alors commencé à tonner là-haut, les pièces étant placées entre l'auberge Baradel et la maison Walter. On tira par dessus le village sur le Chêne, Chaué et la Bourse-Noire où les Français avaient, pour la forme, fait des traces de tranchées, eux-mêmes se tenant à l'écart et bien à l'abri. On tira comme des fous - sans qu'il y eut des blessés ou des dégâts aux fermes. Dans tout le village grand émoi. Les familles Mathieu, Driesbach et Fandre vinrent se réfugier dans notre cave voûtée et bien solide; d'autres cherchèrent un abri au fond de leurs maisons. La première chose pour moi, fut de courir à la fenêtre donnant sur le Kalblin. J'avais entendu parler de boulets rouges de feu qui sifflaient dans la nuit pendant le siège de Strasbourg en 1870, et je voulus voir les obus qui survolaient les maisons. Fr Constant me chercha anxieusement et me trouva enfin debout sur le rebord de la fenêtre. Il fallait le suivre dans la cave; mais j'ai emporté pelles et pics, ciseaux et marteaux pour toute éventualité. Les lucarnes étaient encore grandement ouvertes laissant percer au dehors la clarté des bougies. Des sacs remplis d'orge que j'ai trouvés dans la cour de Mr Fandre me servirent à les camoufler. Les femmes avaient commencé à dire le chapelet, et elles m'implorèrent de ne plus sortir. J'étais quand même curieux de savoir ce qui se passait de-

hors, et par deux fois je montai l'escalier. La première fois, un lieutenant avec sa patrouille me demanda s'ils étaient encore en territoire allemand, ce que je pouvais bien lui assurer. La seconde fois, je vis tout à coup un revolver braqué sur moi, et un Hauptmann me demanda s'il n'y avait pas de Français chez nous. Je pouvais en toute franchise répondre qu'il n'y en avait pas dans la maison et que pour le reste nous ne savions rien, n'étant plus sortis depuis plusieurs jours. Pendant que j'ai donné ces explications, une autre patrouille sous l'ordre d'un sous-officier était entrée, et ce dernier me crâa s'il n'y avait pas de Français dans la maison. Je lui répondis que je venais de donner les explications au Hauptmann; mais lui de crier plus fort que j'avais à lui donner réponse. Je le regardai fixement, et puis le Hauptmann qui sembla me comprendre car il fit signe à l'autre de se taire. La brute descendit alors dans la cave où les baïonnettes reluirent à faire peur aux femmes et aux filles qui jetèrent des cris croyant que leur fin était arrivée. J'y rendis attentifs les soldats et leur fis comprendre qu'il ne servait de rien de vérifier les tonnelets vides et le tas de literie, et ils me suivirent pour inspecter le logement. Plus d'une fois je dus les empêcher de piquer dans les murs avec la baïonnette ou de percer les lits; mes protestations leur en imposaient malgré tout. En partant ils donnèrent ordre de laisser la porte ouverte et de placer une lumière sur les marches en bas. Peu après on vint chercher Mme Mathieu, puis Mr Driesbach, les militaires demandant qu'on leur serve à manger et à boire. Les soldats rejoignirent leurs parents, et Fr. Constant et moi, nous obligeâmes nos deux confrères de gagner leur chambre en leur promettant de rester pour monter la garde.

Pendant toute la nuit il y avait de la vie dans la rue. Les troupes s'étaient cantonnées dans les maisons, chez notre voisin une soixantaine à la fois. La lumière sur notre escalier fut notre salut; tout le monde croy-

ait la maison occupée, et personne ne nous dérangea plus. La nuit passée dans la cave ne fut rien d'agréable, et j'ai affirmé - "qu'on ne m'y prendrait plus".

Le matin, un Feldwebel me demanda dans la cour où demeure le "Küster", le sacristain. Je lui dis que c'est la maison à côté; mais lui de crier: Wollen Sie nicht mitgehen? Est-ce que vous ne pourrez pas venir avec moi? Je m'exécutai pour le contenter, mais je me suis esquivé dès qu'il eut commencé à parler à Mme Firer.

Les troupes descendirent le village vers la grande vallée. Au tournant de la route près de Bââ, un homme fut tué par une balle tirée du haut de Prôs-champs. Herqué Antoine fut là-dessus menacé d'être fusillé et sa ferme brûlée malgré son innocence. Le reste de la journée se passa néanmoins sans autres incidents. Samedi soir, le cheval d'une patrouille allemande fut tué au même endroit. Le soldat voulut alors se saisir du cheval de Humbert Aloïs qui ramassait de l'herbe dans le pré à côté. La bête prit le mors aux dents et remonta au galop le village poursuivi par des soldats français qui tiraient dessus pour ne pas la faire tomber entre les mains de l'ennemi. Elle s'affaissa sous le hangar devant son écurie. Pendant plusieurs jours on n'arriva pas à enterrer les cadavres; les Français tenaient la place continuellement sous leur feu. Lundi soir une patrouille allemande fut de nouveau attaquée dans les champs au-dessus de Bââ, après avoir demandé à Couty Fridolin qui y fauchait du trèfle, s'il y a encore des Français dans les alentours. Il n'avait rien vu pendant qu'il était là; mais le pauvre homme fut néanmoins traîné en bas sur la route et lié à un arbre pendant que le soldat chercha du renfort pour transporter son prisonnier à Kaysersberg. Il revenait six semaines après, son innocence ayant été reconnue; mais malgré tout il fut obligé de se présenter tous les jours à une heure fixe à la Mairie au contrôle sévère des gendarmes.

8. Septembre mouvementé.

En septembre les troupes allemandes revenaient pour reprendre la vallée. Elles entrèrent à Kaysersberg pendant la nuit, les maisons étant encore pavoisées de la réception des Français. Le boucher Werlen me raconta comme il entendit tout à coup le pas cadencé des bottes lourdes et en même temps des cris: Fahnen rein! Rentrez les drapeaux! Le 2 septembre il y eut au tournant de la route près de Limbach une trentaine de blessés. Me rappelant les expériences faites le 25 août, je n'eus aucune envie d'aider à les ramasser. Dans la nuit nous eûmes du cantonnement, entre autres trois compatriotes de Bitche qui, voulant s'assurer le repos pour le reste de la nuit, écrivirent "Bataillons-Stub" à la porte de la salle de classe où nous les avions couchés sur des matelas. Le matin ils s'attardèrent pour le départ disant qu'ils arriveront encore assez tôt.

En haut du Kalblin, entre la villa Schlumberger et la ferme Herqué, on avait installé une batterie pour soutenir l'assaut de la Tête-des-Faux, le Buchenkopf, comme ils l'appelaient. J'ai pu compter jusqu'à 100 coups de canon en une heure; on en était assourdi; J'ai bouché les oreilles avec des tampons d'ouate tandis que la vieille Françoise qui occupait la maisonnette - démolie entre-temps - devant l'école des filles, en a ri. Elle était sourde et put me faire comprendre que cela ne lui faisait rien. La batterie resta plusieurs semaines là-haut. De vieux Bavarois prétendirent que ce Buchenkopf était tellement labouré d'obus que personne ne pourra plus s'y tenir. - Et les Français y restèrent.

Le 5 septembre nous amena de nouveau le courrier. Il y avait pour la première fois plusieurs sacs tout pleins. Les journaux donnaient la nouvelle de la mort du pape Pie X et déjà de l'élection du successeur que nous ignorions totalement. Les cartes postales des mobilisés furent naturellement d'un intérêt spécial. Les combats à jusqu'au 11 novembre 1918.

la Tête-des-Faux continuèrent. On entendit parfois le feu de peloton des Français ce qui nous permit de suivre l'avancement ou le recul des troupes.

Le 12 septembre, au soir, Mme Ory Paul vint demander un laissez-passer pour aller à Strasbourg où son mari était hospitalisé comme blessé. Elle avait appris que le premier train devait circuler la nuit entre Mulhouse et Strasbourg. Je me suis vite décidé de l'accompagner pour lui servir d'interprète et de filer après coup voir mes parents, peut-être pour une dernière fois. Au bureau militaire dans la salle de classe il n'y eut personne pour signer nos papiers. Au bas du village nous fûmes arrêtés par un officier qui défendit tout passage. J'ai parlementé en vain jusqu'à ce que je vis descendre de l'autre côté de la rivière le chef de la troupe. Je lui ai expliqué notre cas et il signa nos laissez-passer sans autres difficultés. Dans la salle d'attente à Colmar on avait aussi installé un bureau. Le Major, très âgé, présenta ses condoléances à Mme Ory et mit son cachet sur nos papiers; mais il fallait attendre le train jusqu'à 2 h. du matin. Enfin on y est monté et les voitures se mirent à rouler. Je croyais être arrivé à Sélestat lorsqu'on s'arrêta pour la première fois, et nous étions juste - dans la gare de Bennwihr. Nous avançons à train de tortue. A Sélestat grande alarme: Le Landsturm est obligé de repartir! - Dans le Bas-Rhin, ces mobilisés avaient eu la chance d'être renvoyés dans leurs foyers. - Je me serrai dans mon coin comme si je n'avais rien entendu. A Benfeld les hommes montèrent déjà dans les compartiments armés de pelles et de haches, etc.. A Strasbourg j'ai vite consulté les affiches et j'y ai trouvé un cas d'exception que je pouvais m'appliquer. Je me mis donc à chercher la famille du facteur Barlier où Mme Ory croyait descendre, et l'adresse de notre blessé, pour reprendre le train. Après Haguenau j'eus avec moi quelques messieurs en qui je crus reconnaître des fournisseurs de l'armée. Me prenant pour un curé de la région de la Sarre, ils conti-

nuèrent sans gêne leur conversation, louant le général Klug. Ils prétendaient que ce Klug est "klug", bien rusé, et qu'il contourne Paris par le Nord pour fermer les tenailles quand le Kronprinz sera arrivé par le Sud. mais ils firent des figures bien longues lorsque je descendis en route. Ils se dirent probablement qu'ils avaient trop parlé devant un Alsacien. Le lundi matin, notre voisin me cria à travers la rue que je ne serai plus obligé de partir car la guerre sera bientôt terminée, le Kronprinz étant fait prisonnier avec 80.000 hommes. C'étaient les premières rumeurs concernant la bataille de la Marne qui m'expliquèrent en même temps l'énervement des militaires à Fréland. Je partis néanmoins le mardi matin pour revenir à mon poste. Je descendis du train à la gare de Bennwihr pour passer à Sigolsheim où l'on me dit que la route de la vallée était occupée par des voitures militaires. A ces conditions j'ai préféré passer la nuit chez mes confrères pour monter à Fréland le lendemain matin; j'aurais risqué, dans l'obscurité, d'être arrêté à tout moment. Arrivé par le premier train je dus vite prendre ma valise, toujours prête, pour redescendre à Kaisersberg et y prendre le train pour Colmar. Les quelques "Landsturm" de Fréland avaient dû se présenter le dimanche matin, et presque tous furent retenus pour ne plus rentrer qu'à la fin de la guerre. Je suis arrivé à la caserne avec d'autres retardataires du côté de Ste Croix-aux-Mines qui racontaient que leurs fermes avaient été incendiées par les Allemands. Je fis l'interprète pour eux et obtins pour moi-même la permission de retourner à "Urbach". Rentré par le train de 14 h. je pus raconter à mes confrères ce que j'avais vu et entendu pendant mon voyage dans le Bas-Rhin. Ils purent me communiquer que, pendant mon absence, des canons avaient été placés à côté de la petite classe pour tirer sur Chaué; on avait confondu les gens venant à l'église avec l'uniforme sombre des chasseurs alpins. Affaire de nerfs! - Fr. Ildefonse avait aussi entendu dire, par des officiers bavarois, qui parlaient en bas de

sa fenêtre, que la guerre est perdue pour eux après la défaite de la Marne.

A partir de là, nous eûmes presque continuellement des troupes en cantonnement et les tracasseries ne cessaient plus. Dans la nuit du 24 septembre, vers minuit, on vint chercher Mr le Curé parce qu'il avait parlé en chaire, le 23 août, contre les Allemands. Il n'avait rien fait que de raconter comment il avait échappé en 1870 à des coups de lance des "Uhlans" en se jetant dans le fossé de la route. Il dut quitter la paroisse pour Fulda où il resta longtemps en "Schutzhaf". Le pauvre Heim Michel qui sonnait ordinairement l'élévation, avait, ce même dimanche où nous étions devenus français, tiré la cloche contrairement à l'ordre publié dès le commencement de la guerre que toute sonnerie était absolument défendue. Il dut expier son crime par quelques semaines de prison. Le sacristain dut rejoindre Mr le Curé à Fulda à cause du soir du 27 août où il était, comme tous les soirs, monté dans le clocher pour remonter l'horloge. On avait vu la lumière du haut du Kalblin, et lorsque les sept heures sonnaient, la grande cloche donna un coup en plus, ce qui se produisit régulièrement quand on remontait l'horloge trop près de la fin de l'heure. On l'a expliqué comme un signal donné à l'ennemi, et le "Küster" dut être frappé d'un châtiment exemplaire. La pauvre femme Firer faisait pitié à voir avec ses petits enfants.

9. Faits de guerre successifs.

La conquête des montagnes se tirait en longueur. On avait amené des Bavares habitués de chez eux à ce genre de terrain. En entrant dans la vallée, ils se moquèrent de "cette espèce de taupinières" qu'ils prétendaient prendre en peu de temps. Quelques jours après j'entendis déjà des plaintes que c'était demander de trop

des hommes d'un certain âge de grimper les montagnes, sac au dos et chargé de tout l'équipement. Bientôt les civils furent obligés de leur transporter munition et ravitaillement sur les hauteurs. Les propriétaires de boeufs et d'ânes durent, pour ce service, se présenter à Lapoutroie avec leur attelage, et plus d'une fois ils ne rentrèrent que fort tard dans la soirée. La saison étant encore plus avancée, on a réquisitionné des traîneaux; Fréland dut en fournir une trentaine à la fois. Au printemps on entreprit, dans ce même but, la construction d'un téléphérique qui montait de Lapoutroie à côté de l'église vers le "Rabenfelsen" qui devait abriter le terminus sur la pente de la Tête-des-Faux.

De chez nous, on pouvait suivre facilement le mouvement des combats sur les hauteurs et observer l'explosion des obus tirés du Kalblin et du Plat. Mais il fallait prendre ses précautions et se camoufler sous les arbres de peur d'être repéré et frappé par des balles. Les combats prirent toutes les formes possibles. Au pied du Rossberg du côté du Bonhomme, les Allemands ont même mis le feu à la forêt après avoir tout arrosé de pétrole pour forcer l'ennemi à céder sa position. La pluie leur joua le mauvais tour d'éteindre le feu, et les Français restèrent maîtres de la hauteur. On commença aussi à creuser des tranchées, et les compagnies durent alterner tous les trois jours pour les occuper et revenir, l'uniforme tout sali, dans les cantonnements à Fréland. Je me figure encore le journal qui publia une grande photo de la relève des troupes dans les Vosges; elle était tirée derrière notre église. Les grenades à main firent leur apparition lorsque les tranchées se rapprochaient les unes des autres de sorte qu'on ne pouvait plus tirer au fusil. Longtemps on croyait entendre des coups de canon dans les combats acharnés; mais lorsqu'on vit les exercices avec ces nouveaux engins de guerre sur la lisière de la forêt derrière Kaysersberg, on comprit la nouvelle tactique qui consistait à ruiner le système nerveux de l'adversaire et le rendre ainsi

inapte à résister à une attaque sérieuse. Les Bava-
rois employaient les moments de calme pour ramasser les bal-
les françaises et en frapper des bagues qu'ils vendai-
ent comme souvenirs. Ils cherchaient aussi pendant la
nuit les obus non éclatés et les shrapnells vidés de
leur charge, qui traînaient entre les lignes pour en
enlever les ronds de cuivre dont ils fabriquaient des
bracelets. Industries nées de la guerre - d'un goût
spécial.

Les combats se ranimaient de temps en temps surtout
pour les jours de la Toussaint et de Noël 1914, pour la
bataille du Linge et du Schratzmaennele entre les
Trois-Epis et la Schlucht où les Bava-
rois se battaient à coups de poignards, ainsi que pour les furieux bombar-
dements suivis de l'évacuation totale des Huttes, d'Or-
bey et du Bonhomme où les fermes isolées avaient péri
l'une après l'autre sous les obus incendiaires. Le fa-
meux général Gaede croyait, coûte que coûte, remporter la
victoire. Il avait fait placer la palissade en fil de
fer barbelé à travers toute l'Alsace pour fermer sa zone
de guerre à tous les agissements des espions alsaciens.
Dans sa harangue du 1^{er} janvier 1916 sur la place d'Am-
merschwihr, il nous menaçait de ne pas laisser pierre
sur pierre s'il était obligé de céder du terrain aux
Français. Mais à la fin il gisait sous terre depuis
belle lurette lorsqu'on se battait toujours sur les crê-
tes des Vosges jusqu'au moment où le clairon sonna le
"Cessez le feu!" le 11 novembre 1918.

10. La Toussaint 1914.

A l'approche de la fête on remarquait une certaine
accalmie sur le front, calme mystérieux qui était tou-
jours d'un mauvais augure pendant la guerre. Après les
vêpres on faisait comme de coutume la procession au ci-
metière autour de l'église lorsque, au moment du grand

silence pendant la prière du prêtre, le canon tonna du
côté de Lapoutroie. On tirait par dessus nos têtes vers
Ste Marie-aux-Mines. L'interruption de la cérémonie re-
ligieuse fut d'autant plus saisissante qu'il s'agissait ju-
stement en cette fête que le canon crachait la mort. Com-
me on apprit dans la suite, les Allemands avaient atta-
qué les hauteurs du Violu sur l'autre versant des monta-
gnes au point où le front traversait la chaîne des Vos-
ges. Les Bava-
rois en cantonnement chez nous avaient été
envoyés là-bas, et avec des Wurtembergeois et le 99^e de
ligne qui ne comprenait que des Alsaciens, ils firent
l'assaut des hauteurs. Ils revenaient dix jours après,
les rangs assez éclaircis, la tête baissée et le pas
traînant, se plaignant que beaucoup de leurs camarades
restaient enterrés là-bas. C'étaient les premières gran-
des pertes qu'ils avaient à enregistrer depuis qu'ils
faisaient la guerre. Le 99^e avait été placé entre les
deux autres formations; mais ces guerriers "trop enthousiastes"
s'étaient munis de mouchoirs blancs qu'ils agitaient en
montant la pente. L'ennemi, averti par quelques déserteurs,
cessa le feu devant leurs lignes et les reçut à bras ouverts
lorsqu'ils sautaient dans la tranchée. Le reste du "Nastüchel-
Regiment", le régiment aux mouchoirs, comme on l'appela dorénavant,
fut immédiatement retiré de ce front et envoyé du côté de la
Russie comme la plupart des Alsaciens dont on se méfiait.

11. Les Noël de guerre.

Le 21 décembre 1914, les bagages du 8^e chasseurs en
garnison à Colmar s'amenaient sur notre cour d'école.
La troupe était montée à la Tête-des-Faux. En s'appro-
chant des lignes, ils virent s'élever dans la tranchée
françaises des pancartes avec l'inscription: Salut, chas-
seurs! Comme on a constaté après les combats, c'étaient

les chasseurs alpins qui avaient été leurs adversaires du côté d'Arras qui étaient venus au-devant d'eux en Alsace pour les saluer à leur réception. Sur le dernier fourgon des bagages je vis un jeune à la figure qui tranchait sur les autres. En toute discrétion je lui demandai d'où il était. Il me confia qu'il était Mulhousien, le seul des compatriotes dans le bataillon qui ne devait pas monter en ligne. Il ne semblait pas être trop attristé de cette défense. La veille de Noël Mr le Curé vint à la Mairie demander notre avis concernant la célébration de la messe de minuit. Nous le lui déconseillâmes; les gens des fermes ne pourraient pas descendre qu'avec des lanternes en main et risqueraient d'attraper des balles par les sentinelles en bas qui prendraient la lumière pour des signaux donnés à l'ennemi. On avertit tout le monde qu'il n'y aura pas de messe dans la nuit, et on fit bien. Dans l'après-midi passaient des voitures haut chargées de sapineaux qu'on avait coupés à la Moyenne-Goutte. Chaque groupe de soldats devait en avoir un pour la fête pour laquelle on leur servait aussi de l'alcool à profusion. Après 22 h. on les prévint qu'il fallait de tenir prêt, les Français voulant déclencher une attaque. En réalité c'était juste le contraire; eux-mêmes croyaient surprendre les adversaires au moment de la fête où ils s'y attendaient le moins. Vers 1 h. nous fûmes éveillés en sursaut par une canonnade formidable. On avait camouflé des pièces de 250 à la lisière du bois derrière la ferme Couty tout en haut du Kalblin. Certains coups faisaient croire que les Français répondaient par de plus grosses pièces; mais c'étaient les obus allemands qui explosaient 300 m à peine en avant de la pièce. Les obus pas exactement tournés sur le calibre voulu, étaient trop serrés dans le tuyau du canon qui y creusait des rainures de plusieurs millimètres de profondeur. Ils s'échauffaient par le frottement et la charge fit explosion. Nous étions assis dans le lit toujours prêts à sauter en bas pour nous sauver. La moitié des obus sautaient ainsi sur les

portes du Kalblin - par bonheur, sans faire plus de dégâts et les autres qui atteignirent le front, étaient tirés trop court et éclataient dans leurs propres lignes. La canonnade a duré jusqu'à 3 h. du matin. Gare à nos fermiers qui auraient dû rentrer sous un feu pareil. L'office du jour fut cette fois-ci un double acte de remerciement envers le Ciel.

Le matin, des rumeurs coururent que les positions françaises avaient été prises. Un Feldwebel expliquait même tout crânement chez Simon Paul leur stratagème ingénieux d'avoir creusé des tranchées perpendiculairement sur les autres, dans lesquelles on laissait les ennemis pour les faucher des deux côtés de la tranchée. C'était de nouveau le contraire de la réalité. Les Français nullement surpris par cette attaque, avaient abandonné leur première tranchée, n'y laissant que quelques volontaires pour entretenir, pour la forme, le feu de résistance. Ces pauvres furent tous faits prisonniers; j'ai encore la photo qu'on a prise d'eux à la potroie. Notre jeune Mulhousien nous raconte qu'à la fin 300 hommes du bataillon étaient tués. Ils furent, dans le courant de la journée, recouverts par la neige qui tombait dru, et avec eux les nombreux blessés qui gémissaient dans le fil de fer barbelé; personne ne venant à leur secours. Le soir du Nouvel-an, on renouvela l'attaque avec le même succès. On avait expressément fait venir les chasseurs de Colmar parce qu'ils connaissaient le terrain où ils avaient fait des manœuvres au printemps 1914 en présence de l'empereur Guillaume. Les voitures avec les bagages nous quittèrent après les fêtes suivies d'une poignée d'hommes, tout ce qui restait de la formation. En 1915 on dérangea une seconde fois la fête de Noël avec le même résultat; triste anniversaire des combats à la Tête-des-Faux.

En 1916 j'étais déjà parti soldat, et cette fois-ci la fête de Noël ne fut pas moins triste pour moi. Nous étions en marche pour entrer en Roumanie. Nous arrivâmes le soir du 24 décembre dans un petit village. Pour

le seul repas du jour on distribua des haricots à cuire nous-mêmes. Nous les mettions sur un feu improvisé dans la cour et l'entretenions pendant deux heures sans que les fayots fassent mine de s'amollir. Entre-temps j'avais fait la ronde dans le voisinage et trouvé dans une toute petite maison une pauvre femme avec deux enfants en bas âge. On était en train de prendre le repas du soir. C'était un pot rempli d'eau claire dans laquelle flottaient quelques morceaux de feuilles de poireau. Les petits me faisaient pitié et je leur ai cherché ma dernière croûte de pain dans la musette. A mon retour je proposai à nos camarades de leur apporter nos haricots vu que la femme aurait mieux le temps et la patience nécessaires pour les cuire. Tous y consentirent, et la pauvre famille eut ainsi de quoi faire le réveillon.

Nous autres, le ventre creux, nous cherchions à nous reposer pour reprendre force, car le lendemain nous devions continuer la marche. Par bonheur il y avait à côté des maisons une grande meule de paille de près de 10 mètres de haut où l'on pouvait en prendre pour préparer une bonne couchette. Nous avions deux arbres à notre disposition. L'un que je m'étais réservé avec deux compatriotes, était tellement petite qu'il fallait fermer la porte avant d'étendre la litière. A nous trois, nous recouvrons exactement tout le plancher touchant les murs en haut de la tête, en bas des pieds, et des épaules sur les deux côtés. Nous nous blottions dans la paille comme des porcelets tandis que les Berlinois dans l'autre compartiment chantaient "Stille Nacht" à la clarté d'un bout de bougie. Et moi, couché au milieu, je poussai mes deux camarades des coudes en leur disant: Rappelons-nous maintenant comment on a fêté Noël à la maison. Le matin nous eûmes un tout petit morceau de pain blanc des Autrichiens pour nous mettre en route. Les 15 km à faire pour le jour de fête, devenaient à la longue une marche de 7 h. du matin à 17 h. du soir. En partant, des enfants couraient à côté de nous en pleurant; on leur avait pris la vache qui, par son lait,

leur fournissait presque la seule nourriture. Cela nous fondit l'âme, et nous ne cessions de murmurer jusqu'à ce que le lieutenant remit la bête à ses propriétaires.

Le soir nous arrivâmes à Ploesti, centre de la région pétrolifère en Roumanie. Le ciel était couvert d'un épais nuage de fumée provenant des grandes citernes qui brûlaient depuis quelques jours. Dans la rue flottait la boue à 20 cm de profondeur à cause de la conduite d'eau cassée par les obus. On nous conduisit dans une caserne où il n'y avait plus une seule vitre dans les fenêtres. Dans les chambres, le sol était parsemé de pommes (de cheval), souvenir de nos prédécesseurs. Il fallut pousser le fumier dehors à coups de botte et il restait un fond en ciment. Après de longues recherches, je découvris dans un coin de la cour une planche de 15 cm de largeur. La travaillant à coups de sabre et à coups de pied l'ayant posée par un bout contre le mur, je l'ai coupée en deux pour avoir au moins à y coucher le dos pendant la longue nuit. On nous avait promis de la soupe pour 19 h.; mais nous attendions jusqu'à 20 et 21 h. sans rien avoir. En me réveillant le matin, je reconnus un jeune de Lapoutroie tenant un grand illustré entre les mains. Il me cria que c'était l'illustration de Paris, et je l'ai parcourue en guise de déjeuner. J'y trouvais entre autre un article sur la bataille de la mer du Nord en été 1916 pour laquelle on avait sonné la victoire à la maison. Mr Démangeat, le garde forestier de Gisait, venu en permission de Kiel, m'avait raconté dans quel état les grands vaisseaux de guerre étaient rentrés dans le port après avoir "vaincu" les Anglais. - Par après un autre Alsacien vint nous prévenir qu'on pouvait acheter du pain chez un boulanger tout à côté. Nous y courûmes et attendîmes patiemment pendant toute une heure jusqu'à ce que l'homme put défourner. Il prit l'argent par un petit guichet avant de passer la miche, et nous avalâmes le pain tout chaud sans nous faire les moindres soucis des suites éventuelles. Quel bon gâteau de Noël!

Et Noël 1917? - Du 22 au 24 décembre, en quittant la tranchée, je dus attendre le train avec quelques camarades pour rejoindre la compagnie qui faisait trois jours de marche pour gagner les cantonnements à Remnicoul-Sarat. Dans l'après-midi du troisième jour - sans ravitaillement - le train nous emporta sur des wagons ouverts à tous les vents. Nous arrivâmes en ville vers les 20 h. du soir et longtemps après qu'on avait distribué la soupe. Pour nous plus rien qu'un goblet de grog préparé avec de l'eau un peu tiède qui faisait reconnaître qu'on avait placé à côté d'elle une bouteille contenant, un mois auparavant, du rhum. On l'a avalé malgré tout pour contenter l'estomac. Nous étions logés, deux groupes ensemble, en une petite chambre où il n'y avait que le plancher comme mobilier. Au milieu était planté un grand sapin montant jusqu'au plafond et chargé, du haut en bas, - d'aiguilles bien fraîches qui répandaient, comme seules étrennes, le bon arôme de la forêt. De nouveau une belle fête de Noël.

L'année suivante je fus largement dédommagé de toutes ces privations. J'étais rentré le 23 décembre 1918 et je pus célébrer à la maison un joyeux Noël, le Noël après l'armistice et, après 23 années que j'avais quitté mes parents, le premier Noël passé avec ma vieille mère.

12. La bataille du Linge.

Depuis le mois de juillet 1915 les combats reprirent avec plus d'intensité sur les hauteurs entre les Trois-Epis et la Schlucht. Ils furent le plus acharnés du côté du Linge et du Schratzmaennele où l'on se battait à coups de crosse dans les tranchées trop étroites pour pouvoir tirer au fusil. Les avions survolaient la région pour diriger le feu de l'artillerie avec les postes d'observation dans les ballons captifs. Le canon martelait le terrain arrachant les branches des arbres

et ne laissant de nos beaux sapins des Vosges que des tronçons déchiquetés. Les membres déchirés des soldats furent parfois lancés en haut dans les arbres mutilés. La pente de la montagne ressemblait à la fin à un champ profondément labouré et parsemé d'entonnoirs de toutes dimensions. Les débris de bois, de ferraille et de fil de fer barbelé étaient jetés pêle-mêle recouvrant les cadavres qu'on n'arrivait presque plus à retirer pour leur donner une sépulture honorable. C'est pendant ces journées échauffées que s'emplissait le cimetière militaire au Wettstein où le grand nombre des tombes est le meilleur témoignage de l'acharnement des combats. La famille Petitdemange au bas du village ignorait que son fils J. B. était mêlé, tout près d'elle, à ce terrible carnage. Les parents l'apprirent seulement lorsque le blessé pouvait les prévenir de Kayzersberg où il était hospitalisé. Un obus était tombé tout près de lui l'ensevelissant sous la terre projetée en l'air par l'explosion. Sa main droite sortant du sol fut percée par une balle de fusil pendant qu'un autre obus le déterraient, le lançant hors d'une tombe prématurée.

L'artillerie française cherchait à cette même époque à abattre le belvédère en haut du Faudé qui servait de poste d'observation aux Allemands. Ses flancs étaient minés depuis quelques jours par les obus qui les frappaient à tout moment lorsqu'un beau soir vers 19 h. un dernier coup bien visé fit écrouler la belle tour si solidement construite en grès. Les obus menaçaient aussi le tramway qui montait la munition à Lapoutroie. Une fois dans l'après-midi, l'un d'eux tomba devant l'hôtel où l'abri avait été construit pour le général de brigade, exactement entre les deux rails les redressant en angle droit à quelques mètres en l'air.

On avait remplacé la batterie du Plat et descendu les pièces dans notre cour d'école. Les hommes les nettoyaient et les lavaient jusqu'à vers 11 h. où l'ordre fut donné de partir immédiatement pour Orbey. Le soir à 16 30 h. quelques hommes seulement revenaient de toute

la batterie avec un seul caisson qui avait les portes en arrière enfoncées et les rayons des roues cassés. L'une des pièces avait été frappée au moment où elle tournait pour se mettre en position, les hommes et les chevaux tués sur le coup. Les autres batteries tiraient sans arrêt. L'armurier qui était chez nous en cantonnement, a dû se mettre à l'oeuvre comme un simple soldat pour glisser les obus dans la culasse. Le soir il revenait le devant de l'uniforme troué comme une écumoire par les gouttes d'huile brûlante qui étaient lancées de tous côtés par la pièce à son recul. Une fois il ne leur restait que 200 coups en réserve pour toute l'étendue du front. Mme Schwartz de Lapoutroie laissa tomber en cercle intime ces paroles: Ah! si les Français l'avaient su! Elles furent rapportées par indiscretion et toute la famille portée sur la liste noire des suspects. Dorénavant on leur refusa toute permission de voyager, et à leurs soldats, de revenir en permission.

Le 22 juillet fut pour le front allemand un jour spécialement malheureux. Le soir à 19 h. un train entièrement chargé de munition d'artillerie, s'approcha de la gare de Fréland lorsque Mme Gsell le chef de gare, s'écria: Le train brûle! Le mécanicien décrocha en toute hâte la locomotive et poussa le train en arrière. A 300 m de distance les explosions commencèrent à lancer des éclats vers le bâtiment - sans faire du dégât - et à mettre le feu aux arbres au bord de la route et à la forêt voisine. Les wagons tombèrent à la renverse en bas dans la rivière laissant tout l'emplacement dans un état de grande destruction. Longtemps après on vit encore les arbres dressant les branches calcinées en l'air.

Le 27 juillet fut encore plus terrible. Le canon tonait pendant douze heures sans arrêt. En classe, le maître comme les élèves, tous glacés de frayeur, se tenaient sans bouger du matin au soir, les regards tournés anxieusement vers le champ de bataille.

Pour le 16 août, la visite du roi de Bavière était annoncée. Les écoles durent se tenir devant la Mairie

pour le saluer à son passage; mais aucun des soldats se fit voir dans la rue. Au Kalblin on avait construit une chaire dans les branches d'un haut sapin sur la lisière de la forêt pour permettre au roi de voir la zone des combats. Les journaux publiaient de longs articles sur cette visite du front sans trop entrer dans les détails.

13. L'artillerie française.

L'artillerie française tenait dès le commencement des hostilités les adversaires bien en respect. Les Bavarois se plaignaient au'on n'arrive pas à repérer la position des pièces. Elles étaient placées dans l'enchevêtrement des blocs de granit du côté du Lac Blanc où l'humée se répandait en-dessous des rochers et en sortait sur une trop grande largeur. Et à tout instant on tirait d'un autre côté, les pièces étant vite déplacées à dos de mulets. Les éclats d'obus montraient des rebords tranchants produits par le manganèse contenu dans l'acier tandis que les engins allemands se fondaient en grands morceaux de fonte ordinaire. A cela nous pouvions toujours distinguer la munition tombée sur le territoire de la commune.

Les Français tiraient avec une précision étonnante. J'ai vu qu'au Bressoir les points où les obus tombaient formaient un losange tout régulier, et le cinquième coup donnait exactement au milieu de la figure. Les téléphonistes du Plat se plaignaient qu'il fallait être continuellement dehors pour réparer les fils coupés par l'artillerie ennemie. En octobre 1914 les officiers avaient installé leur mess dans l'hôtel Cornelius à Orbey. Ils prirent leur repas ordinairement sur la belle terrasse. Un jour où l'on devait servir des boudins, on avait dressé la table à l'intérieur. A midi, au dernier

coup d'horlage, un obus français donna sur la terrasse fracassant tout. - En été 1916, le général Gaede avait choisi lui-même la place pour une nouvelle batterie au Rain des chênes au-dessus de Tannach. Il fit fortifier la position par des tranchées que l'infanterie devait occuper. Les Français laissèrent faire jusqu'à ce que le travail était presque terminé. Mais alors les obus sillonnèrent la place à tel point qu'il n'y avait plus le moindre coin qui restait intact.

A Fréland par contre nous n'avions jamais de dégâts sérieux bien que les obus tombaient de tous côtés sur le territoire de la commune. Une fois seulement ils touchèrent une petite porcherie en Moyenne-Goutte et endommagèrent un peu le faite du poulailler du menuisier Ory Bernard. Une autre fois, lorsqu'on avait trop sonné la victoire remportée sur les Russes et que les soldats avaient même tiré la cloche de la chapelle St. Thiébaud, les obus s'approchèrent toujours davantage de la Mairie où l'on était en train de faire la distribution de pétrole. L'un siffla tout près de notre fenêtre où nous nous tenions pour chasser les dernières personnes restées dans la rue. Il éclata dans les près derrière l'auberge Mathieu. Un taureau stationnant avec la voiture devant le moulin, fut frappé par un éclat de sorte qu'il fallait le tuer. Un autre éclat avait percé la vitre du moulin à côté du bureau du meunier qui, par bon hasard, était allé au fond de la pièce pour peser la farine. Il en a échappé belle; le morceau l'aurait frappé à la hauteur de l'estomac. Les soldats en canottement disaient souvent que c'est étonnant qu'on ne tire pas dans le village. Un officier prétendait même: *Ihr müsst vertuefelt gute Freude haben da drüben, dass sie nicht hereinschiessen.* Il paraît que vous avez de très bons amis de l'autre côté qu'ils ne tirent jamais dans le village. Une fois ils placèrent un des canons tout près des maisons au bas du village pour attirer directement le feu ennemi; mais heureusement il n'en fut rien.

14. Le tramway de la vallée.

Le tramway de la vallée était d'une grande importance pour les Allemands; il leur transporta les hommes, le ravitaillement, les munitions et tout le matériel dont ils avaient besoin dans les tranchées pour construire les abris et des murs solides de plus de deux mètres de haut pour fortifier la position. Ils employaient des quantités de ciment et laissaient pendre sur le bord des chemins des sacs entiers gâtés par l'humidité et formant des blocs durs. Au Col d'Aubure, les Wurtembergois ont érigé un monument - en partie démoli après l'armistice - en honneur de leur chef, le "Herzog Albrechtsblick", le tout avec des colonnes et des statues coulées en ciment. - On s'étonnait toujours que le tramway n'avait plus autant d'accidents qu'en temps de paix où, à tout moment, les wagons déraillaient. On cherchait à expliquer par l'augmentation du poids causé par les nombreux soldats bavarois bien chargés en bière lorsqu'ils montaient la vallée; ils tenaient ainsi le train en équilibre. Ils profitaient largement de l'arrêt à Kayzersberg pour vider les grands bocks chez "Schwert-schlager", leur compatriote au buffet de la gare, qui leur servait la bière de chez eux. - Le "taoet" était néanmoins sous la menace continue de l'artillerie française surtout au tournant près de la vallée de Linbach et à la sortie d'Hachimette. Nous avons eu plus d'une fois en le voyant comme s'il voulait prendre un élan pour passer à toute vitesse par l'endroit dangereux. Il est dit plus haut comme les obus sont tombés directement sur la ligne devant l'hôtel Simon, aujourd'hui Kuster, en arrachant les rails, et que le 22 juillet 1916 tout le train de munition a fait explosion. Une autre fois un obus est entré dans le hangar de la gare de Fréland qui était devenu le terminus de la ligne. A partir de l'hiver 1916 il fallut même s'arrêter à l'abri du tournant près des carrières derrière Alspach et cela jusqu'à la fin de la guerre.

15. Civils et militaires.

Que faut-il dire des rapports entre civils et militaires pendant la longue guerre? L'antipathie réciproque était sûrement plus prononcée que dans d'autres villages du pays. Ce que Mme Gérard, notre voisine, disait sans se gêner: Oh! les sales boches! les autres le pensaient en se gardant bien, par sage précaution, de le dire à haute voix. Et eux, de nous traiter toujours de haut comme les maîtres absolus, de la manière qu'un Mulhousien leur expliquait pendant la seconde grande guerre: *Ihr habt das Fingerspitzengefühl immer in den Stipeln* - Il vous manque ce tact fin et subtil qui sait gagner les coeurs. Le gendarme qui, avant la guerre, dut se mettre au "garde à vous" devant Mr le Maire, était maintenant le maître de la situation. C'est lui qui décida sur l'obtention d'un permis à voyager ou d'une permission à accorder à un père de famille qui n'était plus rentré depuis plus d'une année tandis que les camarades de la même compagnie y allaient pour la deuxième et troisième fois.

Depuis le départ de Mr Thomas, les Frères étaient chargés des travaux de la Mairie. Ils n'étaient pas à envier de ce poste le plus exposé à tous les ennuis. Plus d'une fois il fallait, pour se tirer d'affaire, montrer un peu de courage et payer les messieurs de leur propre monnaie. - Tout de suite après leur retour en septembre 1914 on reçut une grande lettre cachetée qu'on ne devait ouvrir que sur ordre spécial. La curiosité nous piquait d'autant plus, et à la fin on s'est "trop maladroitement" pris pour ouvrir le courrier et le couvert scellé fut coupé avec l'enveloppe extérieure. Après en avoir pris connaissance - des instructions pour le cas d'un nouveau recul des troupes - la lettre fut retournée au Kreisdirektor, avec toutes les excuses, pour la faire cacheter à nouveau. Et ce qui est drôle: dans toutes les communes de la vallée on a, sans qu'on s'était entendu là-dessus, employé la même ruse pour

leur jouer le mauvais tour. - Le Feldgendarm se présenta un jour à la Mairie avec une lettre anonyme qui avait été expédiée de Fréland. Au premier coup d'oeil je reconnus l'écriture, me gardant bien de le faire voir. Je courus lui soumettre des échantillons de l'écriture des trois Frères, et il dut convenir que ce n'était pas cela. Il se retira sans avoir découvert l'auteur. - Pendant un certain temps, des enfants allaient à la cuisine roulante chercher la soupe qui était de reste. Des gradés se vantaient alors qu'ils étaient obligés de soigner pour l'alimentation des civils. Je dus leur faire comprendre que la cuisine militaire pouvait distribuer des restes seulement parce que beaucoup de soldats mangeaient, avec plus d'appétit, dans les familles et vivaient ainsi aux frais des civils. On n'en parla plus. Quand on venait faire des réquisitions, nous nous gardions de donner une signature prétendant toujours que ce n'était pas de notre compétence. Et ils s'en allèrent grommelant entre les dents qu'avec le "Bürgermeister" il n'y a rien à faire comme il ne parle pas l'allemand, et souvent un grand ennui était évité pour le village. - Pour le bureau militaire on cherchait à tout moment des chaises à la Mairie de sorte qu'il ne nous restait presque plus rien pour la salle des séances du Conseil. Un beau jour on venait de nouveau demander une chaise, mais plus haute que les autres, pour le lieutenant - bien élancé, et prééminent en proportion. Je fis comprendre que nous n'avions que des chaises de la même hauteur, mais que je pourrais leur indiquer une adresse où ils en trouveront de toute grandeur. Où serait-ce? A l'usine à Colmar, telle et telle rue. L'ordonnance se retira et on n'essaya plus d'obtenir de nos chaises. - Les officiers eurent une réponse semblable lorsqu'ils demandaient notre piano pour leur mess. J'ai vu par après qu'ils ont vraiment envoyé chercher un instrument à Colmar dans le magasin qui en donnait en location. - Vers la fin de l'hiver les messieurs se plaignaient que la rue était trop sale. Il ne servait de rien de leur ex-

pliquer qu'avant la guerre notre rue était toujours en bon état et d'une propreté exemplaire, mais que les nombreuses voitures militaires qui y circulent tous les jours l'abîment de trop. Le Feldwebel, chef de bureau, vint lui-même nous intimer l'ordre de la faire nettoyer. Par qui? lui dis-je: - Par les civils. - Lesquels? Nous n'avons plus que quelques vieillards et des jeunes gens déjà trop occupés à faire le travail à la maison, tandis que des hommes bien valides traînent dans le village sans savoir comment tuer le temps. Le Feldwebel se retira et une demi-heure après des soldats commencèrent à ramasser et emmener la boue. La leçon avait porté, mais pas pour longtemps.

Un beau matin l'ordonnance venait nous avertir que le "Stab" pense occuper le 1^{er} étage de la Mairie, en demandant si nous avions des objections à faire. Je me déclarais tout de suite d'accord, mais à une seule condition. - Et laquelle? - Que le Stab fasse les démarches nécessaires auprès de l'administration civile pour que la Mairie d'Urbach soit supprimée jusqu'à la fin de la guerre. Le bonhomme s'en alla. A midi moins cinq, on frappa à la porte; le Colonel entra suivi des autres officiers et de tous les gradés et non gradés employés au bureau - pour faire plus d'impression probablement. On voulut voir les différentes chambres de la Mairie. J'occupais celle des archives qui lui sembla être bien petite comme aussi le bureau proprement dit de la Mairie. Vous devez avoir une plus grande salle; et des cris pleins de satisfaction éclatèrent lorsque l'autre porte fut ouverte. Mais je les calmais bien vite en énumérant l'emploi de cette pièce comme salle de classe, salle d'audition du Tribunal cantonal qui y siège depuis le bombardement de Lapoutroie, comme salle de réception du notaire et du percepteur, salle de vente publique, de distribution des cartes d'alimentation, des subventions de famille et des réfugiés, etc. etc. Le colonel interrompit sa litanie, se retirant avec toute sa suite - et le bureau militaire restait installé à

l'école des filles où il occupait une grande salle de classe et la petite chambre de bibliothèque. La Mairie aussi restait à la Mairie.

Le gendarme Pfeffer, ordinairement très vilain envers la population, descendit en automne du Chamont et vint me trouver pendant notre sortie de 10 h. De loin il me cria: Herr Lehrer, Fleisch beschlagnahmen! - saisir la viande d'un porc qu'on a tué sans le permis réglementaire du Kreisdirektor. Je lui expliquai et lui prouvai que nous n'avions aucun droit de faire cela. Alors on prévint Ribeuville. - Ce n'est pas à nous de faire cette déclaration puisque le gendarme a découvert le délit. - Il fallut discuter longtemps, mais Mr Pfeffer partit déconcerté et grinçant des dents. Il entra encore plus en colère lorsqu'il dut apprendre que le vétérinaire militaire avait établi un certificat que le porc a dû être tué vu qu'il était frappé de deux éclats d'obus. J'avais pu prévenir la famille en défaut et lui donner le bon conseil de chercher à gagner les grâces de ce monsieur en lui offrant un bon morceau. Il eut une épaule - la bête pesait bien ses 150 kg - et tout était réglé.

L'autre gendarme, Mr Rauschert, eut de la malchance lorsqu'il vint demander des nouvelles d'un certain capitaine français qui devait être dans le village. Il savait même donner le nom: le capitaine Bailly. J'eus de la peine à garder mon sérieux pour l'informer que je pourrais tout de suite lui indiquer bien exactement où le trouver. Je l'ai alors envoyé près de l'église, du côté gauche du bâtiment, à quelques 5 m du coin, où il trouvera la tombe de celui qu'il cherche, qui y est enterré depuis des années et probablement réduit en poussière depuis longtemps. Les renseignements suffirent largement - et nous en avons ri ensemble lorsque Mr Rauschert avait quitté le bureau. - Quand une demande de permission lui était arrivée, il venait toujours consulter les livres du cadastre pour contrôler la grandeur du terrain cultivé par l'intéressé. Le nombre

d'hectares lui sembla naturellement exagéré; mais un jour je lui fis comprendre que le cadastre ne donnait que la superficie du terrain dont on est propriétaire et pas du reste des terres qu'on a en location. - Une fois la mairie d'un Urbach situé en Thuringe - il y a une quinzaine dans toute l'Allemagne - nous a adressé le dossier d'un de nos soldats qui avait été, par erreur, envoyé là-bas. De cette manière nous avons pu prendre connaissance des renseignements donnés par nos gendarmes concernant non seulement l'importance de la culture d'une ferme, mais aussi l'esprit politique de la famille décrit jusqu'à dans les détails.

J'arrivai une fois à mériter les félicitations du Feldgendarm. Le 1^{er} juillet 1916 on avait ouvert une quête pour venir au secours des prisonniers civils et militaires tombés entre les mains des ennemis. La veille, Mr Pfeffer passa à la Mairie et, pendant qu'il parla à Mr Barlier qui assumait à cette époque les fonctions de remplaçant du maire, je cherchai une des anciennes urnes des élections. J'y apposai les scellés et y suspendis la grande affiche pour me présenter devant lui: Vous avez le premier l'honneur de donner votre obole. Il s'excusa en prétextant qu'il en avait déjà donné à Schnierlach. Mais vous êtes aussi gendarme d'Urbach, lui dis-je. Oui, répliqua-t-il, si je savais que tout arrivait à l'endroit voulu. J'éclatai de rire: Que devront dire nos paysans si le gendarme parle de cette manière. Je le menaçai qu'il ne sortira pas du bureau sans avoir donné quelque chose. En vain il me montra son sabre avec lequel il pourra se frayer un chemin. J'en ris en lui barrant la porte. A la fin il y déposa quand même l'M. Les jours suivants, les officiers qui passaient, le juge, le notaire, le percepteur et d'autres employés versèrent leur obole parfois après quelques hésitations ou des excuses semblables à celles du gendarme. Quinze jours après, en passant le jeudi à Kay-sorsberg, j'entendis appeler: Herr Lehrer! Herr Lehrer! C'était le Feldgendarm qui voulait féliciter la commune

d'Urbach qui tenait la première place parmi celles de tout l'arrondissement. S'il avait su que Fréland n'y était pas même pour un seul Pfennig!

Après un recensement de la récolte il fallait envoyer le résultat de toute urgence par télégramme à Strasbourg. Huit jours après l'expédition, un soldat vint à la Mairie demander ce que signifiait le télégramme chiffré que nous avions envoyé - les quintaux de céréales donnés en chiffres, et cela adressé à l'administration civile! Je tombai presque à la renverse, mais me ressaisissant je rendis ce type, d'un ton aussi hautain que le sien, attentif au retard causé par le bureau militaire qui n'aura qu'à supporter les conséquences qui en résulteront. Le "Bürgermeister" me félicita et rit avec nous de la mine rébarbative que j'avais mise pour répondre à l'Allemand trop arrogant. - Le Hauptmann Mutzl croyait nous prendre en demandant de faire publier en français ce qu'il fallait pour le cantonnement des officiers qui devaient passer un cours d'instruction à Fréland. Si on le fait en allemand, personne ne le comprendra et tout sera - für die Katz! Je ne pus que lui assurer qu'il avait bien judicieusement parlé, mais qu'il me faudrait un ordre donné par écrit, avant de pouvoir m'exécuter. Il se retira bien éconduit.

Le général de brigade, logé à Hachimette, passa en été 1916 à la Mairie après avoir contrôlé les cantonnements de ses soldats dans tout le village. Il se plaignait que les réfugiés prenaient trop de chambres qui devaient être réservées aux soldats: Uberall, wohin man kommt, heisst es nur immer: Flüchtlinge, Flüchtlinge. Partout où l'on entre on vient présenter la même excuse qu'on a logé des réfugiés. - Je lui répondis tout carrément que, d'après ma manière à voir, les réfugiés sont aussi des hommes. Il me menaça de soumettre la question au général de division à Kientzheim. Je dus le recevoir dans la grande salle et lui servir un "Excellence" après l'autre. Lui aussi s'en alla, et les réfugiés restaient à Fréland jusqu'après l'armistice.

De cette manière on avait toujours à faire avec les militaires tout puissants en temps de guerre. Etaient spécialement à plaindre les quelques hommes qui dépendaient encore de la loi martiale et qui, à tout moment devaient se présenter à d'autres visites de révision, à d'autres réunions de contrôle, etc. Le 2 janvier 1915 nous devions les convoquer à la Mairie et leur transmettre l'ordre qu'ils devraient immédiatement se joindre aux troupes si elles étaient de nouveau obligées de se replier. Le 19 mars de la même année on avait organisé un "Probcalarm" pour les militaires cantonnés dans toute la région. Les soldats ramassèrent en toute hâte leurs effets pour se tenir prêts à partir. Les Frélandais prenaient ces préparatifs précipités au sérieux et furent déçus lorsqu'ils apprenaient que tout n'avait été qu'un exercice.

16. Leurs précautions.

Dès le commencement des hostilités et plus encore après la réoccupation de la région en septembre 1914, on vivait sous la terreur, une terreur plus que noire. Au Chenor, un tout jeune lieutenant fit abattre sans pitié cerisiers et mirabelliers pour avoir "freies Schussfeld", le champ de tir libre. A Bââ il prit sans demander à qui cela appartenait, des planches fraîchement sciées, pour en barrer l'eau de la rivière au pont vers Préschamps. Les avions ennemis, disait-il, on s'y mirant, seront plus facile à déviser et à observer. Mais bientôt la pression de la masse d'eau menaçait d'emporter le pont. Il fallut intervenir pour empêcher de plus grands dégâts. Nous demandâmes donc à ce monsieur omni-potent s'il avait un ordre écrit à faire exécuter tout ce travail et sinon de l'arrêter immédiatement. Maint arbre fruitier fut ainsi sauvé.

Le 15 août, vers le soir, un sous-officier qui ne pouvait presque plus se tenir en équilibre, voulut

par force avoir quelques chevaux. Je lui expliquai qu'ils étaient tous partis en guerre ou le même soir descendus à Colmar avec le transport des blessés. "Es müssen da sein" - il faut qu'il y en ait encore, me cria-t-il. Je profitai d'un moment d'inattention pour m'esquiver laissant crier ce souldard tant qu'il voulait. - Un Feldwebel demanda aussi des cartes militaires comme si nous en avions à vendre. Je l'ai contenté avec un bout sali, chiffonné et presque illisible que les élèves avaient ramassé lors des manoeuvres de printemps 1914; notre vallée était représentée; c'était la carte qu'il avait exigée - et les autres restaient bien dans leur cachette.

En octobre 1914, les chefs critiquaient que trop de bons terrains restaient incultes à Urbach, et eux, ils pourraient en tirer profit pour leurs chevaux. On dut donc mettre à leur disposition des champs près du village pour y semer de la vesce. J'expliquai à Mr Baillier que c'est une plante qui pousse vite et retire l'azote de l'air, mais qu'elle périt à la première gelée blanche. Elle sera alors impropre à être fourragée, surtout fourragée aux chevaux; mais elle fournira un bon fumier pour le champ. Le B"ürgermeister" leur offrit donc un champ à la Simboule, et d'autres suivirent son exemple. Les militaires firent venir au-delà d'un quintal de semence qui levait vite; mais un beau matin nous pouvions constater de la fenêtre de la Mairie que la gelée avait fait son œuvre sans qu'on était arrivé à récolter le moindre brin. On ne recommença plus pour d'autres cultures.

Le 8 décembre 1914 me laisse le souvenir d'un autre fait, de mauvais augure d'abord, mais qui n'avait pas de suites fâcheuses. Le soir de la fête un "Kriegsgerichtsrat", Conseiller du tribunal militaire, accompagné d'un Feldgendarm, venait chercher le Directeur d'école. La poste avait trouvé des colis expédiés par un "Caecilienverein", Société Ste Cécile, qui n'était pas déclarée aux autorités. Je m'expliquai bien

vite toute cette histoire et avouai que c'était moi le coupable. J'avais envoyé un petit colis à chacun de nos chantres, et comme tous les frais étaient portés par la "Caisse", je ne voulais pas mettre mon nom comme expéditeur. J'avais écrit "Caecilienverein" comme on désignait ordinairement les chantres de l'église sans que les nôtres fussent constitués en société quelconque. Par hasard j'avais gardé le brouillon de la lettre d'accompagnement, et il fut saisi avec toute ma correspondance que j'avais rangée dans un tiroir à part. On m'assurait que tout sera retourné après vérification. Six semaines après j'ai reçu l'envoi avec la remarque "Anstandslos zurückgesandt", retourné sans objection à faire. - Quelques mois après nous avons reçu une lettre manuscrite du Tribunal militaire, mais pas moyen de la déchiffrer malgré que nous y travaillions à trois et à l'aide d'une grande loupe. Nous la retournions avec la remarque: Illisible - et il n'y eut plus signe de vie.

Le départ de Mr le Curé pour son exil à Fulda était un moment fort émouvant pour tout le village. Le P. Ritzenhaler et le sacristain durent le rejoindre là-bas. D'autres vicaires comme le R. P. Amann, MM Welterlin et Sommereisen durent changer de poste comme trop dangereux au milieu d'une population dont il fallait se méfier. Mme Bailly et sa fille furent sommées de quitter le pays pour regagner la France après un séjour prolongé en Bavière. Mme Sutter attirait leur haine par ses réclamations contre la réquisition de sa maison pour y installer le bureau militaire et le 15 juillet 1916 elle fut expédiée de l'autre côté du Rhin pour la mettre hors d'état de nuire.

Concernant le cas Firer, j'ai une fois remarqué qu'il y a mésentente entre les deux gendarmes. Lorsque Rauschert en a parlé de nouveau, je crus le moment opportun pour intervenir. Je conseillai donc à Mme Firer d'offrir un fromage à ce gendarme en lui parlant d'un retour éventuel de son mari. Quelques jours après Rauschert me certifia à son passage à la Mairie: Pfeffer a fait par-

tir Firer, et moi, je le ferai revenir. J'en dus rire dans mon fort intérieur me disant que cela sent le fromage. J'avertis Mme Firer et l'encourageai à faire un second sacrifice - et peu de temps après le "Küster" était de retour.

Pour un permissionnaire qui demandait à la Mairie ses cartes d'alimentation sans pouvoir présenter la feuille respective délivrée par la compagnie, le gendarme n'avait que la remarque fort déplacée: Deutschlands letzte Hoffnung - Dernier espoir de la patrie. Mais l'autre se découvrit quand même plus rusé que cela. Le lendemain nous eûmes ordre de l'envoyer immédiatement à la gare de Ribeauvillé où se fit le contrôle des voyageurs. Le soir notre permissionnaire revenait muni de tous ses papiers et montrant une autre figure que la première fois en présence du gendarme. Il avait tout simplement laissé ses papiers entre les mains des contrôleurs qui lui en voulaient à cause d'une petite irrégularité. Il s'était glissé dans le train et avait continué son voyage jusqu'à chez lui à Fréland, se fichant de tout le reste.

Un jour nous étions bien révoltés lorsque le chef de bureau nous intima l'ordre de faire mieux camoufler les fenêtres. Par les contrôles des nuits précédentes ils avaient constaté que l'observation des prescriptions laissait beaucoup à désirer; la moindre fente dans les volets devrait être calfeutrée. Je croyais cette fois-ci de notre devoir d'excuser les civils qui étaient devenus plus lâches à cause de certains mauvais exemples. - Qui serait-ce de le leur donner? - Le Stab qui travaille chaque soir les volets ouverts et les fenêtres grandement éclairées, fut ma réponse. Il ne lança un coup d'oeil furieux; mais le soir les volets étaient fermés.

On prescrivit aussi le couvre-feu entre 9 h. du soir et 5 h. du matin, et cela en plein été où l'on aurait pu travailler longtemps encore, l'heure officielle avançant de beaucoup sur l'heure solaire. Pendant la fenai-

son 1916 cette prescription est devenue fort fâcheuse. Les fermières durent regretter plus d'une fois que tout le monde ne l'observait pas et que de grandes charges de foin disparaissaient pendant la nuit - pour être fourragées aux chevaux militaires. Lorsqu'elles venaient porter plainte devant le Commandant de place, il leur lança à voix élevée: Was fällt Ihnen ein? Ein deutscher Soldat stiehlt nicht! - Qu'est-ce que vous vous imaginez. Le soldat allemand ne vole pas! - Mr Barlier était appelé à tout moment chez ce monsieur grincheux pour empêcher ses remontrances, et plus d'une fois il revenait les larmes aux yeux. La brute profita de la circonstance quand on ne pouvait pas répondre couramment dans sa propre langue. Mr Didierjean avait démissionné comme adjoint le 12-3-1915; Mr Barlier en avait assez le 11 -6-1916.

17. La langue française les agace.

Pour la mobilisation, on avait donné les ordres sur les grandes affiches dans les deux langues. Mais dès l'apparition des troupes dans le village, tout avait changé; même les affiches administratives ne trouvaient plus grâce et furent arrachées on bas à la Mairie. Cela les vexait de trop de ne pas comprendre ce qu'on parlait autour d'eux. Les soldats qui occupaient un moment les fermes du Kalblin, déchiraient dans leur rage les livres scolaires des enfants. Ce fut inutile de leur dire que le Patois n'est pas directement du français mais le dialecte des premiers habitants de l'Europe comme on le parle encore dans les régions écartées de la Bretagne et sur les deux pentes des Pyrénées occidentales. Un vieux sergent se croyait autorisé de me faire des reproches comme instituteur: Malgré 40 années de l'allemande on parle encore le français dans les familles. Je ne voulus pas manquer de lui donner la réponse méritée lorsque je vis que tout un cercle d'autres soldats

s'était formé autour de nous. J'ai expliqué donc que ce que les enfants apprennent en fait d'allemand pendant les 6 heures de classe, le 5 jours de la semaine et les quelques 40 semaines de chaque année scolaire, serait à comparer à ce que chez eux ils ont appris dans leurs livres en fait d'histoire, de géographie et de sciences naturelles. Et m'adressant directement à mon interlocuteur, je dis: Est-ce que vous me permettez de faire un petit examen pour voir ce que vous avez retenu de tout cela? Toute l'assistance éclata de rire et les camarades lui dirent: Hätsch 's Maul ghalte - Il aurait mieux valu de te taire.

Un Bavaois vint quand même un jour demander des leçons pour se perfectionner dans la langue française qu'il avait commencé à l'apprendre à la maison. Je lui passai un syllabaire pour voir jusqu'où il avait poussé ses études, et il commença à lire: Chais suiss ounn. C'était la phrase: Je suis un élève; mais il n'osa attaquer ce dernier mot avec les baïonnettes croisées au-dessus des lettres. Je lui laissais le livre, un exemplaire fort usagé, de sorte que la perte n'était pas trop grande, en lui conseillant de le repasser avant de commencer les leçons pour de bon. Mais je ne le revis plus.

Tout ne se passait pas aussi gaîment que cela. Au commencement de décembre 1914 ordre fut donné de défendre aux civils de faire la lessive à la fontaine; les auges devaient être réservées aux soldats pour y faire boire les chevaux. Nous avions une quinzaine de fontaines situées sur la voie publique, donc du travail pour préparer le nombre d'écriteaux. Le menuisier dut fournir des planchettes de 40 cm sur 30 cm, et je découpais dans un carton le long texte en allemand d'abord, puis en français, pour nous faire comprendre, tamponnant alors le tout à l'encre de Chine sur le bois. Le travail était terminé et les écriteaux suspendus le 10 décembre lorsque, le même matin, un général monta le village. Il fit arrêter la voiture devant la Mairie pour

voir l'inscription à la fontaine. En lançant presque un juron, il demanda qui l'a suspendue et qu'il faut immédiatement faire disparaître ce français. Nous fîmes enlever les planchettes; mais je me gardais bien d'en préparer d'autres. Les chevaux ne venaient plus boire à la fontaine et les ménagères y firent de nouveau leur lessive.

Il fut même défendu de parler français en public. Pour ne pas offenser des oreilles trop sensibles, il fallut faire en allemand les publications lues le dimanche à la sortie de l'office. Quand on rencontra quelqu'un dans la rue avec une commission pour la Mairie, il fallut gagner la maison la plus proche pour s'en entretenir, le corridor n'étant plus la voie publique. Mathieu Jules avait ajouté quelques mots en Patois sur une carte expédiée à la maison; mais en arrivant à Fréland, sa missive portait en bas la remarque qu'il ne faudrait plus écrire en une langue étrangère. Le comble fut l'ordre donné le 16 avril 1916 que le sermon à l'église ne pourrait plus être fait qu'en langue allemande. Cette fois-ci c'était l'évêque, lui-même natif de la Rhénanie, qui prit la défense des régions de son diocèse où la population parle le Patois. Il eut gain de cause, et le 7 mai 1916 déjà l'ordre était abrogé dans ce sens que le prêtre doit, après le sermon français, en faire un second en allemand. Vers la fin de la guerre on traduisit même les noms des sections du cadastre en allemand. Il fallut en prendre note pour l'adresse des lettres destinées à une ferme isolée. Seulement il manquait le temps pour habituer tout le monde à se familiariser avec ces nouvelles désignations, et aucune n'a eu la chance de pouvoir garder la vie après le jour de l'armistice.

18. Les laissez-passer.

La question du contrôle des voyageurs et des laissez-passer pour le moindre déplacement en dehors du village

forme un chapitre triste dans la chronique de la grande guerre: Pour aller à Colmar il fallut faire une demande par écrit et attendre quinze jours et trois semaines pour avoir une réponse, parfois trop tard pour pouvoir régler l'affaire qu'on avait en vue. Etant convoqué à Colmar pour passer la révision, la deuxième en peu de temps, je croyais être arrêté en route car je n'avais pris d'autre papier que ma feuille de convocation; mais pour ce service on ne fit aucune difficulté. - Pour se rendre dans les champs il fallut avoir son laissez-passer et même plusieurs en un seul jour selon la direction qu'il fallait prendre pour ramasser l'herbe en bas ou en haut du village, du côté nord ou du côté sud. Combien de temps précieux n'a-t-on pas perdu en faisant queue à la Mairie où l'on délivrait ces papiers et encore une fois au bureau militaire où il fallait faire signer la feuille. Du temps que j'ai fait classe à la Mairie, ma salle de classe étant occupée par les soldats, il y eut à 11 h. tellement du monde à attendre, que mes élèves arrivaient à peine à se frayer un chemin pour descendre l'escalier. Mon travail s'est, jour pour jour, prolongé jusqu'après 13 h. A la longue je ne pouvais plus me contenter de quelques 20 minutes pour prendre mon dîner, moitié gâté dans le four, et je ne commençai qu'à 14 h. la classe de l'après-midi. Le 3 octobre 1914 il y avait un officier trop chicaneur comme chef de la place. Pendant la grand'messe du dimanche, il fit occuper par ses soldats tous les chemins et sentiers qui conduisent en dehors du village. Tout le monde dut, après l'office, se procurer un laissez-passer à la Mairie et le faire signer par ce grand seigneur pour retourner dans les fermes. Les derniers stationnaient encore à 14 h. devant le bureau. Par bonheur pour nous, ce monsieur trop sévère ne resta plus longtemps à Fréland. Mercredi matin on trouva un billet de sa part attaché à l'appareil du téléphone au bureau de poste disant qu'ils ont été appelés ailleurs pendant la nuit. - Personne n'en a pleuré.

Pour le jour de Pentecôte 1915, il y avait un cas spécial. M.L. venait demander un laissez-passer pour se rendre à Guebwiller, et cela en toute discrétion pour demander chez les parents d'un soldat venu en permission, des nouvelles de son frère déclaré disparu depuis l'automne 1914. C'était risqué pour elle aussi bien que pour moi; mais j'ai cédé à toutes ses instances me fiant à l'habileté de la personne. La voyageuse eut la chance de passer partout sans qu'on eût demandé une seule fois ses papiers. Ce n'est qu'après la guerre que j'ai appris toute la vérité sur ce soldat disparu.

C'était pire encore du temps où le général Gaede avait pris le commandement du secteur du front dans le Haut-Rhin. Il avait fait tirer du fil de fer barbolé à travers tout le pays, du Bressoir jusqu'au bord du Rhin. La palissade passait directement à la forme Baré au Voirimont la séparant des prés derrière la maison et obligeant le propriétaire à faire des détours de plus d'une heure pour y arriver en passant par la porte au Col d'Aubure. Des sentinelles, le fusil chargé, circulaient nuit et jour le long de la clôture. Les soldats eux-mêmes trouvaient que c'était exagéré et montraient comment on pouvait passer en écartant les fils au milieu entre deux poteaux. Lorsqu'on empêchait cela par des fils tirés de travers, ils creusaient des passages au-dessous des fils ou posaient de doubles échelles par dessus lesquelles on put transporter les charges. Le 25 juillet 1916 nous fîmes, d'une manière bien triste, connaissance avec ces fils de fer. L'administration scolaire nous avait envoyé des laissez-passer pour aller à Ribeauvillé assister à l'enterrement de Mr l'Inspecteur. Nous pouvions prendre la route par Aubure ou le train par Colmar. Dans la fraîcheur de la matinée nous traversâmes donc la montagne et le soir après 19 h. nous fûmes à la gare de Ribeauvillé pour prendre le train. Mais pas moyen d'y monter. - Il n'est pas écrit "par le train" prétendit le lieutenant, chef du poste. Le Kreis-direktor et le Schulrat plaidèrent pour nous, mais il

n'y avait rien à faire. L'officier ne comprit pas le coup que je lui lançais, en face de tout le monde, en lui demandant s'il était permis d'aller à pied à Colmar avec notre laissez-passer. Il l'affirma, malgré que cela n'était pas non plus écrit dans le papier. Il fallut refaire le chemin par Aubure et cela après 20 h. du soir, et à 22 h. la porte là-haut a dû être fermée. Je courus plus que de marcher pour y arriver à temps et priai les soldats d'avoir égard à mon Directeur plus âgé qui sera en retard. Ils y consentirent sans autres difficultés disant qu'on ne devait pas laisser un homme moitié fou à un poste tellement important. - En septembre 1918 j'eus une seconde fois à faire à ce lieutenant qui m'obligea de retourner à Sélestat pour faire régler mes papiers. Ils étaient établis par la compagnie, peut-être pas selon les toutes dernières prescriptions, ce que le sergent de service croyait régler par téléphone. Pour revenir le lendemain, j'ai pris le train militaire qui ne s'arrêtait qu'à Colmar et j'ai passé ainsi par trois fois pendant cette dernière permission par la gare de Ribeauvillé sans que le contrôle de mes papiers fût fait et sans que l'empire se soit écroulé à cause de cela.

19. Les cantonnements.

Les soldats allemands, une fois installés à Fréland en septembre 1914, nous restaient "fidèles" jusqu'à la fin de la guerre. Il y en avait parfois des quantités. Un soir 300 vinrent occuper les salles de classe, les corridors, les escaliers et même le grenier de la maison d'école. Et là-haut, dans la charpente, était déposé l'ancien drapeau français, en belle soie avec des franges d'or, les trois couleurs bien conservées, le tout étant protégé par un fourreau en cuir. Pourvu que la curiosité ne les pique pas afin de voir ce que c'est, me dis-je, comme à d'autres occasions encore.

Pour éviter toute histoire, je profitai du premier moment où je restais seul dans la maison pour monter au grenier, soulever deux planches et pousser dans cette cachette le grand drapeau et quelques petits tricolors qui y traînaient. Les Frères ne remarquaient qu'après un certain temps la disparition ne pouvant pas s'expliquer où tout a passé, et en devenant inquiets ce qui en résultera. Je me gardais bien de dire mot; un secret est toujours le mieux gardé par un seul. A ma dernière permission en septembre 1918 seulement, avant de me rendre à la gare pour mon départ qui sûrement était pour aller au front, je priai le Fr. Directeur de me suivre au grenier. Me plaçant à l'endroit en question, je lui dis d'ouvrir le plancher pour le cas que je ne reviendrai pas à la fin de la guerre. Sur sa demande de ce qu'il y avait de caché, je lui répondis qu'il valait mieux de ne rien savoir. Je suis rentré le 17 décembre et le premier mot était qu'on l'avait trouvé. Le drapeau figura dans la suite à chaque fête au frontispice de la maison d'école.

Dans les maisons privées c'était le même encombrement pour cantonner tout ce monde. En octobre 1914 il fallut héberger plusieurs compagnies qui alternaient pour occuper les tranchées. Nous avons fait repeindre les salles de classe lorsque le front était plus avancé croyant être débarrassés de nos hôtes incommodes. Nous plaidions à réserver les locaux à notre service; mais on nous répondit: Mars regiert die Stunde - les militaires avant tout. Les soldats entrèrent et quelques minutes après on entendit de grands coups de marteau. Ils enfonçaient des clous de 15 cm de long dans les murs pour y suspendre leurs fusils. Des morceaux de plâtre grands comme deux mains tombaient sur le sol; tout était dans un état plus triste qu'auparavant. Dans une des salles on entassait aussi pour l'hiver et les combats de montagnes des effets d'équipement qui probablement avaient été volés ailleurs. Jour pour jour nous eûmes des plaintes à la Mairie à cause des soldats cantonnés

dans les maisons; les propriétaires n'y comptaient plus.

Le 5 septembre 1914 les salles de classe étaient occupées par des Bavarois qui ne sortaient jamais sans le fusil suspendu à l'épaule. Pendant notre souper nous entendîmes tout à coup courir derrière la maison et crier: "Heraus! Zu den Waffen! Petroleum her! Aux armes! Du pétrole! On tire sur nous! - Je descendis pour voir ce qu'il y avait. - L'aubergiste à tiré sur un camarade, et il n'y en avait plus dans tout le village, tous étant partis soldats. Ory Paul dont il s'agissait, était même comme blessé hospitalisé à Strasbourg. - C'est un civil qui a tiré, prétendirent-ils maintenant; la blessure est tout déchirée par les chevrotines, etc.etc. J'arrivai quand même à les retenir un peu - et d'autres venaient déjà dire que c'est un des leurs qui a tiré. Le type était monté de la gare où il avait tiré une balle dans un tonnelet de vin pour s'en souler. Il put à peine se tenir sur ses pieds lorsqu'il arriva en haut dans le village. A l'auberge Ory Paul il vit des fusils sur la première table près de la porte entr'ouverte, en saisit un pour tirer sur madame qui se tenait derrière le comptoir. Elle s'était baissée sous le meuble; l'autre la croyait descendue dans la cave et s'y précipita pendant que les soldats tiraient dessus. Ne frappant que le montant de la porte, les éclats de pierre blessaient le moutard du bas. Le sang coulait; les soldats assis au fond de la salle ne comprenant pas ce qui se passait, se sauvèrent par la cour en criant et à travers les jardins pour alarmer les camarades restés à l'école. Le coupable fut admis à l'Hôpital et gardé par deux soldats, baïonnette au canon - pour le premier jour seulement - le deuxième jour on retira les postes, et quelques jours après le blessé fut transporté à Colmar. On n'entendit plus rien de la punition dont on l'avait menacé au premier moment. Au moins tout s'était bien terminé pour le village et ses habitants, l'auberge et les maisons voisines sauvées des flammes qui auraient peut-être dévasté tout le quartier sans notre intervention.

Pour le reste, les Bavarois étaient assez raisonnables. Le soir ils allaient ensemble à l'église dire le chapelet. Dans leurs journées de repos, ils passaient les heures libres à monter la croix et les insignes de la Passion de N. S. dans de petits flacons, travail de patience fort ingénieux; mais gare! quand ils avaient quelque chose à boire. La voiture qui leur amenait pour la première fois de la bière, fut prise d'assaut avant que les chevaux aient pu s'arrêter. Ils montaient par les rayons des roues pour saisir les bouteilles. Une autre fois on débitait la bière de Munich d'un tonnelet et chacun ne put avoir que deux bocs. Un grand nombre d'eux n'y alla : Cela ne vaut pas la peine, dirent-ils; ce n'est que pour en mouiller les lèvres. Un beau jour, ils parlèrent de "Kirschwein", vin de cerises, qu'ils avaient trouvé dans un cantonnement. Je ne pus me figurer ce que c'était jusqu'au moment où, après leur départ, la vieille propriétaire vint déclarer à la Mairie qu'ils avaient enfoncé un tonneau de cerises préparées pour la distillation pour boire le jus, laissant les noyaux à sec, Bon appétit!

Pendant la période des cantonnements massifs, nous ne pouvions presque plus passer le matin sur l'escalier à la sortie de la maison tellement tout était sali pendant la nuit et cela bien que les W. C. fussent tout près. Pour 9 h. j'attendis un jour l'arrivée du Hauptmann Mutzl, homme affable, qui me demanda: Na, wie geht's, Herr Lehrer? Eh bien, comment allez-vous? Oh, répondis-je, nous serons bientôt obligés d'avoir recours au bon service du menuisier de la compagnie. Et pourquoi cela? A nous fabriquer des échasses pour passer le matin, et je lui en montrai les traces sur les dalles. Le Hauptmann comprit vite et appela le chef de bureau: Kompanie antreten mit Kochgeschirr! Rassembler toute la compagnie, chaque homme avec sa gamelle! Il leur fit la leçon dans les termes les plus énergiques et les menaça qu'ils seront obligés de monter la garde pendant toute la nuit si cela se renouvelle. Ils durent alors prendre

de l'eau dans leurs gamelles et nettoyer tout. Le chef entra encore plus en rage lorsqu'il vit les W. C. dans un état abominable. Cette fois-ci je tenais à excuser les hommes: Sehen, Herr Hauptmann, das Kaliber ist doch offenbar zu klein. Les sièges sont installés pour des enfants et beaucoup trop petits pour des hommes. - Ma manière d'employer des termes techniques, lui plaisait; il éclata de rire à n'en plus finir. Je lui proposai de faire placer un siège au-dessus de l'autre et de fixer des tôles pliées en entonnoir dans le siège en bas. Il le fit faire sans tarder et l'installation tint en plus de propreté, jusqu'en 1919.

La salle de police installée en bas à la Mairie, était à la même époque continuellement occupée par des soldats en punition. A la fin les murs étaient couverts d'inscriptions et de dessins qui ne plaisaient pas du tout aux chefs malgré qu'il y en avait qui témoignaient de l'intelligence et même d'un savoir faire artistique des auteurs. A plusieurs reprises tout fut badigeonné à neuf.

Le Hauptmann Mutzl avait de grands soucis avec les jeunes officiers qui, pour leur propre formation, durent passer des cours de perfectionnement avec des soldats. Il aurait aimé leur servir un bon repas au moins les dimanches. L'ordonnance dut tourmenter le boulanger pour avoir de la farine blanche et faire cuire des gâteaux pour ces messieurs. Mr Driesbach eut recours à la Mairie, et je dus expliquer au chef de cuisine qu'avec les cartes de pain ils ne pourront avoir que quelques grammes de farine blanche comme tout le monde dans le village, et au Hauptmann, que sûrement il ne voudra pas créer des histoires au boulanger à qui il est sévèrement défendu de faire cuire des gâteaux. Un vendredi, je le rencontrai de nouveau, l'air triste, et il me vida son cœur. J'ai eu pitié de lui, à ma manière, et lui dis: Est-ce que ces messieurs pourraient garder un secret? Lequel donc? Si on leur préparait des gâteaux? - Et naturellement; et sa figure rayonnait de joie. Il

fournit le même soir des oeufs frais, et le boulanger - la pure fécule de pommes de terre comme on l'envoyait pour la mélanger à la farine en cuisant le pain. Pour dimanche il y eut de cette manière un bon "biscuit". Le capitaine m'en remercia et ... A condition toujours que les messieurs n'en parlent pas! Il m'assura de la plus grande discrétion - et ils eurent de nouveau de ce bon gâteau.

Au commencement les Bavarois prétendaient que les Alsaciens sont des drôles de gons qui mettent du Sch... dans le café. Mais vers Noël 1914 ils se corrigeaient déjà pour répéter une fois sur l'autre que les Alsaciens savent ce qui est bon; ils mettent du Kirsch dans le café. Cela valait sûrement mieux que de boire, comme ce capitaine d'artillerie le fit à l'auberge Mathieu en prenant par une main le verre de bon vin de Riesling et de l'autre le petit calice de Kirsch.

Longtemps les habitants de tout le pays ne touchaient aucune indemnité pour les cantonnements. Ce n'est que le 22 novembre 1915 qu'on annonça qu'on sera payé, et même en effet rétroactif depuis le 1^{er} avril passé. Mais... il y avait un mais; il fallut présenter des listes donnant le nom des propriétaires qui avaient logé des soldats, puis indiquer la formation, le nombre et les dates de la durée des cantonnements. Qui pourra fournir cela? disait-on dans les autres communes. Chez nous, nos notes de guerre devenaient d'une aide précieuse. J'ai retrouvé l'extrait que je faisais pour arranger une grande affiche avec toutes les données. Puis nous avons renseigné notre monde comment il faudra faire la déclaration exigée, et nous sommes arrivés à obtenir, après de multiples transcriptions des listes sur d'autres et de plus récents: formulaires - la somme de 50.170,27 M, à ne pas dédaigner, surtout quand on se la figure en rapport avec la valeur actuelle de l'argent.

Pour les chevaux, on ne trouva plus à les loger tous dans les écuries. On a construit des baraquements derrière l'église et sur le chemin d'Ongrango, les uns spé-

cialement pour des bêtes malades. D'autres chevaux, plutôt affaiblis par les longues privations, arrivaient couverts de grandes houses donnant jusqu'au sol, - pour cacher la misère. On les mit en pâturage au Voirimont, et six semaines après ils furent rétablis et en bonne forme pour reprendre le service dans les colonnes de munition sur tout le front. - En automne 1914 on n'a pas encore fait tant d'histoires pour les chevaux. Un "trop mal élevé" qui sautait des quatre pieds dans l'auge de la fontaine quand on voulait le laver, et qui mordait et lançait des coups de pied dangereux à qui en voulait, fut tout simplement abattu dans l'écurie à coups de revolver. Les civils durent le transporter dehors et l'enterrer à la Rochette. N'aurait-on pas pu simplifier le travail en abattant la bête à l'endroit de la fosse? leur dis-je, pour éviter une répétition de cette procédure.

En été 1916 on était déjà plus économe. Un des chevaux logés dans notre remise, une belle bête, bien nourrie et bien soignée, était tombée dans la matinée du 7 juin à dix mètres de son écurie en revenant du travail. Coup de soleil, disait le voiturier. Den Helderod fürs Vaterland gestorben - mort pour la patrie, disait le vétérinaire en riant lorsqu'il arriva vers 13 h. sur place pour constater la mort. Il ordonna de le mettre quelque part dans le trou. Mais il avait à peine quitté la cour que les soldats saignèrent la bête, puis la dépouillèrent de la peau - qu'on pouvait vendre - et l'un se réservait la langue pour la faire fumer et l'envoyer à la maison; le gendarme Rauschert remplit son sac tyrolien de bons biftecks; d'autres firent aussi leurs provisions, et à la fin - ce n'était presque plus que le squelette qui fut enterré.

Par deux fois nous eûmes des incendies dans le village sans qu'on osait dire que c'était à cause des militaires. Au bas du village on entendait au milieu des flammes le crépitement des cartouches qui traînaient partout dans la maison. Pour l'autre, au N° 103, la mai-

son Delgrande, on se moqua de notre conduite d'eau qui, disaient les soldats, n'a pas de pression du tout. Ils reconnurent d'en avoir été eux-mêmes la faute lorsque j'eus placé un morceau de bois sous le tuyau qui était plié en deux sur le grillage du jardin.

Mme Gérard, citée à plusieurs reprises, se réjouit déjà en septembre 1918 de voir bientôt la maison vidée de ces occupants étrangers. Elle me cria lors de mon départ après ma permission: La prochaine fois nous trinquerons au vin rouge! En octobre, les soldats n'étaient plus du tout à leur aise dans les cantonnements. Ils constatèrent un grand changement chez leurs hôtes; mais ils n'arrivèrent pas à s'expliquer les réunions mystérieuses des jeunes filles. Ah! s'ils avaient su qu'on a confectionné des tricolors pour fêter leur départ, le départ des uns qui devait être l'arrivée des autres qu'on attendait depuis si longtemps, - et le retour des pères et des frères rendus à leur famille.

20. La bonne humeur gardait ses droits.

Malgré toute la misère, la bonne humeur n'était pas perdue pendant les longues années de guerre. Mainte et mainte fois se présentent des occasions de rire, parfois même de rire aux éclats. Les jours de la mobilisation p. ex. le bon Père Capucin me diasit à Sigolsheim lorsque je parlais aux jeunes gens qui devaient partir avec moi: Vous aiderez bien vos camarades; vous tiendrez la pelle pendant qu'ils travailleront au pic, et alors seulement vous échangerez les outils. Les deux partis en ont ri.

En cachette au moins nous avons ri quand les Bava-rois ont raconté, tout en fureur, les mauvais tours que leur jouaient les Français. Au Rossberg près du Bonhomme ils voyaient tous les jours les ennemis couchés en ligne de tir. Dès qu'ils eurent abattu une des têtes, une

autre se releva à sa place. A la longue, ils ne tenaient plus de rage et quelques-uns s'offraient à prendre la pente d'assaut. Après un feu meurtrier, les volontaires montèrent, baïonnette au canon, et, arrivés sur place, n'y virent que des cibles d'un champ de tir dont quelque farceur avait tiré, par le côté, les ficelles pour relever les êtes abattues par les balles.

Ils ne furent pas moins fâchés à la vue des papillons jetés du haut des avions pour se moquer d'eux, ou par ces exemplaires de la "Strassburger Post", habilement contrefaits dans la première page tandis que les autres ne contenaient que des pàisanteries que nous lisions en nous tordant de rire. Mr Antoine, le garde forestier, en apporta à tout moment d'autres numéros. Pour le vexer, les patrouilles françaises fixèrent aussi des tricolors au pignon des fermes situées entre les lignes; les drapeaux flottaient alors gaîment au vent pendant toute la journée.

Un jour, un "déserteur", après avoir passé les lignes, se déclara prisonnier au poste allemand placé à l'entrée de Lapoutroie. Il se disait malade et se plaignait qu'on n'arrive pas à se faire soigner là-haut. On le soumit en premier lieu à un interrogatoire en présence de M. H. comme interprète. On voulut savoir exactement où étaient placés les canons du côté des lacs. Entre le ciel et la terre, fut la réponse toute courte. Pourquoi les Français tiennent-ils tant à garder la Tête-des-Faux? A cause de la belle vue, leur dit-il. Et lorsqu'ils insistaient davantage, il dit carrément: Je ne suis pas venu pour trahir ma patrie; je suis malade et voudrais être soigné par le médecin. On le lui promit pour le lendemain et l'enferma dans une chambre de l'hôpital. Le matin, la fenêtre était ouverte et l'oiseau envolé sans qu'on aurait pu trouver les moindres traces du chemin qu'il avait pris pour rejoindre ses camarades.

Les soldats allemands eux-mêmes rirent de certains événements et nous firent rire par occasion. Notre cour

était longtemps occupés par les voitures des bagages des Bavaoais et quelques vieux devaient y monter la garde. Parmi eux il y avait un boulangier de Munich, propriétaire d'un des plus beaux magasins de la ville. Quand on sonna la victoire après avoir fait 100.000 et même 200.000 prisonniers à la fois, il disait: Je me figure toujours trois zéros en moins pour avoir le nombre exact. Un jour il fit le pas d'exercice le long des voitures, son "langsamen Schritt", le pas lent, comme ils disaient. Je m'en étonnais, et lui de me répondre: J'arriverai encore avant la fin de la guerre - nouvelle preuve qu'il se méfia de toutes les victoires. Un autre jour il fumait un gros cigare, portant le fusil suspendu à l'épaule, et il m'expliqua que c'était "un cigare de guerre", de la bonne qualité fournie par l'Intendance - car le lendemain il devait passer le conseil de révision. Il croyait avoir trouvé ainsi le meilleur médicament pour préparer son cœur et son estomac afin de lui obtenir le résultat désiré.

Un cas spécial d'une révision du côté de Colmar a amusé toute l'Alsace. Un jeune conscrit sorti de la salle en criant à tue tête: K.V. von vorne; D. U. von hinten! - Bon pour le service, par devant; réformé définitif, par derrière! - La commission ne l'avait jugé que de face et vite changé d'opinion après avoir remarqué la bosse dans le dos au moment où l'autre s'est retourné pour quitter la salle.

Le gendarme Rauschert se paya une erreur semblable. Il venait tout essoufflé à la Mairie avec la nouvelle qu'on avait découvert un cas de désertion concernant un nommé N. Huit jours auparavant ce même était retourné au front après sa permission, et maintenant déserteur? J'en exprimais des doutes. Ah, non! dit le gendarme, ce type ne s'est jamais présenté à l'armée. On en discuta longuement; le gendarme chercha la date de naissance du "déserteur" dans l'Etat civil; mais ce n'était pas celle de notre permissionnaire; il n'y avait que le nom et le prénom qui correspondaient. Tout à coup j'ai eu l'i-

dée de consulter le registre des décès et - on trouva que ce fameux "déserteur" n'avait atteint que l'âge de trois semaines. Le petit garçon qui prit, l'année suivante, sa place dans la famille, fut porté dans l'Etat civil sous le même prénom. De là la confusion. J'avais à peine refermé mon registre que le gendarme avait lui aussi, derrière lui, refermé la porte du bureau. On peut facilement se figurer ce qui s'en suivit.

En été 1916 on dut tuer le chien de l'auberge Baradel au Kalblin, la pauvre bête ayant été mordue par un chien enragé venu du côté d'Aubure. On dit en cercle intime qu'il a circulé sans être muni d'un laissez-passer. Les ordonnances du bureau militaire, installé à cette époque au 1^{er} étage du restaurant Mathieu, profitèrent de l'occasion pour se débarrasser du chien de luxe de leur chef. Le petit "toutou" salissait tous les jours les chambres et eux devaient les nettoyer. Un matin, à l'arrivée du lieutenant, ils se tenaient là, presque les larmes aux yeux parce que le chien avait été mordu par l'enragé qui rôde toujours. Le chef, touché jusqu'au cœur, leur chercha son revolver de service pour abattre le pauvre malade en leur recommandant de bien viser pour ne pas le faire souffrir trop longtemps. Les deux me le racontaient on m'assurant que l'exécution avait été faite en due forme.

Que faudrait-il dire de l'explication du mot "boche" donnée par un Bavarois en revenant de chez Mme Gérard. Elle a, disait-il, un petit porc qu'elle appelle "bocheille"; le boche est alors un grand porc. - N'était-ce pas aussi un farceur qui leur fit traduire "Queue de Lat" par "Rattenschwanz", queue de rat, comme on put le lire dans les listes officielles des noms du cadastre et dont l'emploi était de rigueur dans les derniers temps de la guerre.

Bien comique était sans doute, à la fin du compte, la figure du Foldwebel qui se vantait d'avoir acheté à vil prix de la vaisselle d'antiquité dans une ferme située sur la lisière de la forêt tout en haut du Kalblin.

(Vve Couty) J'avais connaissance de la vaisselle de valeur exposée sur le large buffet des cuisines et je croyais bien faire en conseillant à la bonne femme de ne plus rien vendre. Mais vous auriez dû voir comme elle en riait et riait: J'ai fait une bonne affaire, me dit-elle. Il m'a offert une somme telle que la tentation devenait trop grande. Je lui ai vendu une douzaine d'assiettes que j'ai remplacées le même jour en les achetant de nouveau chez Wirmann. C'était de la vaisselle de Sarreguémines, simple imitation du genre du moyen âge avec grandes tulipes et des coqs en couleurs criantes comme décor. La vraie antiquité restait bien enfermée jusqu'en 1919. Est-ce que le Feldwebel a réussi à transporter le tout sans casse chez lui à Francfort sur le Main, et qu'est-ce qu'en disait l'antiquaire consulté pour taxer la valeur de l'heureuse acquisition? Je n'ose pas en juger.

21. Les recensements.

A partir de Noël 1914 on rationnait le pain, et au printemps 1915 suivirent d'autres prescriptions concernant la viande et la graisse, les œufs, les vaches laitières et le jeune bétail, les poules, les porcs, les ânes, les pommes de terre, le sucre et denrées alimentaires, la laine et articles d'habillement, les chaussures, etc. etc. A tout moment il y avait un autre recensement à faire. Il fallut courir de maison en maison ce qui n'était pas peu de chose vu le grand nombre de nos fermes; puis tenir les registres à jour et recopier les listes à ne plus finir. Le premier recensement des réserves en grains panifiables et farine était prescrit pour le 1-3-1915. Dans la nuit il avait neigé de sorte qu'il y avait en moyenne 25 à 30 cm de neige sur les hauteurs, et j'avais à faire le triage de Noire-Goutte à travers le Kalblin jusqu'à Tibremont. Avant de partir

je me suis fabriqué des molletières pour me protéger au moins les jambes et, la canne à la main, je montai la pente m'enfonçant plus d'une fois profondément dans les dunes de neige quand je m'étais écarté du bon chemin. Les fermières prenaient pitié à me voir ainsi patauger dans la masse blanche. A leur demande comment je faisais pour me retirer des trous, je ne pouvais que leur répondre que j'enlevais tout simplement le chapeau pour me prendre par les cheveux et me tirer dehors. Les pans de mon habit étaient raides comme une planche; dégelés dans la chaleur de la chambre, ils gelaient vite pendant que j'avais d'une ferme à l'autre. Le soir, le travail était fait et j'ai bien dormi; mais le lendemain je ressentis de petits souvenirs dans mes jambes.

Le 15 juillet il y avait déjà le 7^e recensement à faire. On a dû inscrire successivement la surface des terrains ensemencés, puis le poids des grains récoltés, la ration due aux membres de la famille et le surplus éventuel, etc.etc. Par précaution j'avais préparé pour chaque famille un billet à conserver derrière le miroir où les déclarations furent régulièrement inscrites pour toujours être en rapport avec les précédentes. Une fois nous reçûmes l'ordre d'envoyer de toute urgence à Strasbourg le second exemplaire de la liste du recensement conservé à la Mairie. Je sentis la mêche et en fis vite une copie avant d'expédier la pièce demandée. Huit jours après arriva l'ordre d'un nouveau recensement - pour dupliquer le monde. Je fis pour chaque ménage le calcul exact de ce qu'il devait avoir en réserve en comparaison des recensements précédents, et nous portâmes ces résultats dans les nouvelles listes. Nous étions cette fois-ci en règle jusqu'au dernier gramme.

Le 1-5-1915 on fit ramasser par le meunier de Kay-sersberg, Mr Richert, qui pensait comme nous, ce qui devait être de reste dans les familles. On a payé 24,90 M les 100 kg de seigle. J'ai dû renvoyer plusieurs femmes trop poreuses, avec le petit reste qui ne figurait pas dans les listes officielles. Six autres eurent des let-

Six autres eurent les lettres de ⁶⁸⁻⁶⁹ ~~strasbourg~~ ^{parce qu'ils n'avaient rien livré}

Les excuses fournies que les grains sont conservés à Fréland, mélangés avec les balles, de sorte qu'il est difficile de donner le poids exact pour le recensement, et, que c'est d'autant plus difficile pour une femme qui ne s'est jamais occupée de chose pareille, les tiraient d'affaire, il n'y eut pas une seule amende à payer. Par ordre du I6.4.1916, il fallut dresser un cadastre pour y inscrire tous les veaux nouveaux-nés. Le nommé B. venait en déclarer un, mais il ne savait pas si c'était un taureau ou ? ce qu'il fallait indiquer aussi pour remplir toutes les obligations. Je dus donc remettre l'inscripion à plus tard. Quelques semaines après, j'ai rencontré ce même fermier dans la rue et il me souffla dans l'oreille: Plus besoin de l'inscrire, il est crévé. Et de quoi donc? lui demandai-je, car il riait de trop. Oh, dit-il, il avait mal à la gorge Tableau !.

Le boucher ORY Ambroise recevait directement de Berlin, des paniers pour y ramasser la graisse des bêtes qu'il allait tuer. Il dut les retourner à l'Office Central. Il en rit, prétendant que depuis longtemps les bêtes abattues n'avaient plus de graisse. Il ne fit aucune expédition, et, à la fin de la guerre, il lui restait toute une collection de paniers. Pour tuer un porc, il fallait avoir une autorisation spéciale du Kreisdirektor de Ribeaupillé. Mais il y eut souvent des accidents qui nécessitaient l'abattage immédiat de la bête. Tantôt elle s'est cassé la pâte restant accrochée dans la cour et pas moyen de guérir la blessure, tantôt il y avait d'autres excuses difficiles à contrôler quand les pattes étaient déjà mangées avec les épaules et les jambons. Au printemps 1916, on confisqua tous les objets en cuivre ou laiton, les alambics, les chaudrons pour y faire cailler le lait, des poêles et des marmites (surtout du Sanatorium SALEM), des réservoirs à l'eau chaude sur les cuisinières et même les poignées de serrures, des robinets, etc... Cela faisait pitié à voir, ce beau métal cassé en partie pour en détacher des pièces en fer avant de faire la pesée, des alambics en cuivre comme on n'en n'aura plus jamais. Ces derniers étaient portés sur les registres du buraliste, impossible de les soustraire à la destruction. Pour les réservoirs des cuisinières et les chaudrons, c'était chose plus facile, on pouvait les cacher et les remplacer entre-temps par du "Ersatz".

En 1917, on prit même les cloches et les tuyaux d'orgue, bronze et étain, tous ces métaux devaient servir à faire de la munition. I^o-par bonheur on avait placé un tas de fagots et de fumier de cheval par terre et sur les marches de l'église avant de jeter les cloches en bas de la tour, pour qu'elles ne cassent pas. En 1919, une commission fit des recherches à Francfort sur le Main, et elle trouva des cloches confisquées en Alsace. Il y en avait de grands tas, la provenance de chacune y était inscrite à la craie. Le jeudi avant la Pentecôte, j'étais arrêté à un passage à niveau à Colmar, lorsqu'un train de marchandises venait de Strasbourg chargé entre autres de deux cloches sur un des wagons. Je dis à mon compagnon: si seulement elles étaient pour Fréland. Le vendredi matin, M. BARLIER Emile nommé maire depuis un certain temps me cria, plein de joie, que nos deux cloches nous attendaient à la gare de Lapoutroie, c'étaient celles de la veille. Il me demanda comment faire pour les chercher et je lui proposai d'attendre jusqu'au Lundi de Pentecôte où l'on pourrait le faire solennellement. Après la messe, les enfants d'école descendaient en procession le village portant sous le bras des cloches (de vaches en pâturage). Nous rencontrions les voitures, l'une chargée des cloches ornées de guirlandes et de petits tricolors, l'autre occupée par les autorités de la commune, sur la limite de la banlieue, à la croix ➡

I) (pour les 4.233 450 Kgs de cuivre confisqués la commune a touché la somme de 6 397 M. et pour les 146 Kg de tuyaux d'orgue en étain, la somme de 1 024 M.)

à la croix au tournant de la route d'Hachimette. Maintenant, au signal donné, tous agitèrent leurs cloches aux cris de: Vivent les rapatriées! Humbert Aloïs avait peur que ses chevaux ne s'emballent; mais ils avaient plutôt du plaisir à la belle sonnerie. En montant dans le village, on vit d'autres cloches suspendues dans l'embrasement des fenêtres et agitées à coups de ficelle. Il fallut promener les "rapatriées" jusqu'au haut du village avant de les déposer devant l'église.

Le mercredi suivant, dans l'après-midi, MM Barnizari et Barlier Ambroise avaient tout préparé pour les hisser dans la tour. Par un long câble donnant jusqu'à l'école des filles on devait les tirer en haut. Je m'étais entendu avec les ouvriers de faire exécuter le travail par les enfants d'école. La Soeur Directrice avait demandé si les filles pouvaient aussi aider. Pour tous, filles et garçons, il y avait de la place, et en chœur nous avons acclamé une dernière fois les rapatriées avant de les voir disparaître dans le clocher. - Deux jours qui sûrement ne sont pas encore oubliés par les jeunes de cette fois-là.

22. Les cartes d'alimentation.

Au début de la guerre, les familles avaient des provisions de tous genres; mais qui aurait cru que cela durera plus que quatre ans! A Noël 1914 on commença à rationner le pain et à distribuer les cartes d'alimentation. Malgré cela on avait encore de la farine blanche pour faire des gâteaux et des nouilles. Fin 1915 je suis entré dans une prison où la fermière était justement en train de faire la pâte. Vous avez encore de la farine blanche, m'écriai-je pour la forme. Oui, répondit-elle, et devant vous je ne la cacherai même pas. Nous en avons ri. Peu à peu on commença à ressentir la gêne. J'ai dû réclamer à Strasbourg des attributions spéciales en farine blanche pour l'emploi à la cuisine des familles

qui faisaient panifier leur propre récolte - donc rien que du seigle. On donna d'abord une réponse évasive, puis négative avec la décision que les familles ne devraient pas même avoir le droit de se ravitailler directement si elles ne peuvent pas faire le mélange légal. Tout le monde devait livrer le grain et prendre des cartes d'alimentation leur donnant droit aux deux sortes de farine. Il fallut revenir à la charge et expliquer qu'on mange le pain noir comme en temps de paix mais qu'il faudrait aussi la farine blanche pour la cuisine comme avant la guerre. Et une quatrième fois il fallut intervenir et presque faire entendre qu'on avait tapé sur la table en lisant leur réponse: Les cultivateurs qui peinent toute l'année pour le pays entier, disions-nous cette fois-ci, mériteraient un peu plus d'égard. Et nous avons eu gain de cause.

On a livré les deux sortes de farine à part laissant au boulanger le soin de faire le mélange selon les prescriptions. Les gendarmes surveillaient et contrôlaient régulièrement le fournil. Une fois on nous livra et factura comme farine blanche un mélange comme les cultivateurs de la plaine l'emploient souvent pour faire leur pain. A notre réclamation on répondit que c'est de la farine blanche comme on l'a confisquée dans les villages. Mais nous ne nous laissons pas duper et leur objectâmes que ce n'est pas notre faute s'ils ont accepté cela comme farine blanche; en tout cas nous ne pourrions pas nous en contenter. S'il faut payer le prix imposé, il nous faut aussi la marchandise qui y correspond en ce cas au moins 30 sacs pour faire le mélange légal. Nous en avons eu 22 - plus que nous croyions obtenir.

En somme, les habitants de Fréland n'avaient pas à se plaindre en comparaison des villages voisins. Nous avions le meunier et l'huilier dans le village, et le service régulier du boulanger, du boucher et des épiciers était assuré. A Lapoutroie on fut une fois pendant huit jours sans pain et à Aubure même pendant trois semaines tandis qu'il ne manquait jamais chez

nous. Nous tenions bien notre compte courant sans laisser perdre le moindre gramme qui nous était dû en échange des coupons envoyés à Strasbourg à la fin de chaque période. Mains kilos de farine et des sacs entiers furent ainsi gagnés et mis en réserve. Nous faisons à temps la nouvelle commande pour avoir la livraison le moment voulu. Le boulanger se plaignait parfois qu'il n'a plus assez de place pour loger tout; mais bien vite on l'a débarrassé du surplus. Je me rappelle encore de ces nuits d'hiver 1915-1916 où des traîneaux descendaient des différentes sections des fermes pour charger plusieurs sacs à la fois - payés au prix courant, sans marché noir comme pendant la seconde guerre. En bonne entente, les voisins ont fait la répartition entre eux, et personne n'en savait rien. Cette autre fermière pleurerait et pleurerait parce qu'elle n'avait plus de farine pour une période de six semaines ayant sacrifié tout pour les journaliers qu'il fallait nourrir. J'ai passé comme par hasard près de la ferme le dimanche soir, j'arrivais à me faire conter la misère, et lundi soir, à la tombée de la nuit, la bonne femme rentra avec sa fille, les deux portant la hotte bien chargée de farine.

Il n'y a qu'une seule fois que quelqu'un s'est oublié en se vantant de trop comme quoi on a tout à Fréland, et cela malgré mes recommandations de la première heure: 1° de ne jamais dénoncer un autre 2° de ne pas se vanter 3° de faire.. Un contrôleur se présente à la Mairie pour vérifier nos écritures; mais chez nous tout était en règle; et puis je l'ai guidé à me rien trouver dans tout le village. Le soir il voulut prendre une petite réfection, et de l'ai accompagné chez Mme Mathieu. J'étais assis en face de la porte de la cuisine et la vis entrer avec du café et du kougelhoupf. Je lui lançai des coups d'oeil qu'elle comprit pour disparaître et revenir avec une tranche de pain de guerre. Elle s'est excusée le lendemain; elle croyait bien faire; mais je lui dis qu'à ces messieurs il ne faut servir que leur propre marchandise.

On a aussi envoyé de la farine de pommes de terre pour la mélanger au pain, et quelles qualités pour les premiers temps. Il y avait des morceaux de pelure de la grandeur d'une ongle. La Sr. Amarante en parla dans une lettre qui fut saisie par la censure, et la Directrice dut quitter Fréland comme indésirable. Un fermier s'est plaint à la Mairie nous montrant la "saleté" que le boulanger lui avait remise avec l'autre farine. Je descendis avec lui à la boulangerie. Au fournil, Mr D. Esbach dut entamer un nouveau sac pour le servir. Mais maintenant le bonhomme de s'écrier que c'est encore une plus grande saleté. On lui montra ce que le boulanger avait mis de côté pour ses porcs, en passant le tout par le crible, et il s'en alla avec ce qu'il avait eu en première livraison, fort peu consolé pour le reste. Dans la suite on a mélangé d'autres "saleté" avec la farine. D'abord il fallut employer de la sciure de bois toute fine pour on saupoudrer panetiers et pelles à en fourner. Puis on fournit de la farine préparée avec les balles des épis et avec de la paille. Il y eut même des matières minérales destinées à faire augmenter le poids. J'ai conservé des échantillons de tous ces "Ersatz"; mais ils se sont perdus entre-temps.

Les premiers temps la farine fut envoyée de Colmar par le train, et Humbert Aloïs dut la chercher à la gare d'Hachimette. Un beau jour il fut bombardé avec sa voiture et il refusa catégoriquement de faire dorénavant le voyage. Je donnais alors au boulanger le bon conseil de s'affranchir aux militaires pour la chercher directement à Colmar avec leurs chevaux. Il hésita... et me pria de vouloir faire les démarches nécessaires. Je dus passer chez l'Ortskommandant, aller chez le général de division à Kientzheim et revenir au bureau militaire d'Urbach; mais on y consentit, et les soldats rendirent le service jusqu'à la fin de la guerre. Le matin, la voiture partit attelée de deux chevaux, et dans l'après-midi un homme avec quatre autres chevaux l'attendit à notre gare pour traîner les 60 sacs au village. Et les

frais? J'ai de nouveau dû faire le commissionnaire, et le "Chef", un avocat de Munich, me communiqua que tout est réglé à condition que l'Alsace restera allemande; (sic!) en cas contraire il faudra payer tout à partir du premier transport. Je ne sais pas si ce monsieur figurait encore parmi les vivants le 11 novembre 1918; en tout cas, il n'a jamais présenté les factures.

Parfois il y avait des irrégularités dans les livraisons ce qui a causé des réclamations de notre part. L'entrepôt de Colmar me pria alors de s'adresser d'abord à lui au lieu d'écrire directement à Strasbourg. - Et pourquoi cela? - Vous comprenez, il faut toujours soigner pour son affaire. - D'accord, lui répondis-je, vous soignez pour vos affaires et nous pour les nôtres. Si vous nous servez convenablement, il n'y aura jamais de plaintes. - L'un ou l'autre sac était aussi déchiré du haut en bas, et d'après les prescriptions l'emballage devait être retourné en bon état. C'était un peu fort. Les soldats ramenèrent ces sacs; on avait refusé de les accepter. Je descendis donc la prochaine fois pour demander qu'on nous remplace en due forme la farine perdue par ses sacs déchirés. à cette condition seulement nous pourrions faire la dépense pour le raccommodage. La question était ainsi bien vite réglée.

Que d'histoires à cause du son avec lequel le meunier a fait tant d'affaires avant la guerre! Pour la première distribution on nous a attribué deux sacs en tout, et la deuxième distribution fut annoncée sans que la première eût été livrée. On dut réclamer et écrire et écrire... se référant à la lettre du.. et du .. et du.. et du... etc.etc. A la fin, ils se résignèrent quand même à nous répondre: Pour finir avec cette correspondance, vous aurez le son. Ce n'était pas beaucoup et très difficile à en faire une distribution équitable pour tant et tant de vaches laitières.

Pour la distribution d'huile, de pétrole, des différents articles d'épicerie comme café et sucre, il y avait la bonne entente entre les sept épiciers du vil-

lage et leurs clients. La marchandise était livrée par l'entremise de la commune. Je fis venir les commerçants, leur remis tout avec la facture en leur abandonnant le reste. Le travail de la répartition était bien vite fait vu la quantité des matières à distribuer.

23. Les ménagères courageuses.

Les mères de famille étaient bien à plaindre pendant la longue guerre. Elles étaient restées, d'un jour à l'autre, seules à la maison, toutes seules pendant plus de quatre ans, écrasées de travail pour finir la moisson, rentrer le regain, ramasser les pommes de terre, labourer et ensemencer les champs, faire le battage et nettoyer le grain pour le donner au moulin. À côté de tout cela, il fallut soigner les bêtes, faire les frimanges pour avoir un peu d'argent en main, et par-dessus tout s'occuper des enfants. Il fallait les admirer comme elles arrivaient à soigner pour tout. L'une chercha jusqu'à Noël 1914, donc pendant cinq mois, l'eau pour le ménage et pour huit vaches d'une source assez éloignée en portant dans le "dandin" sur le dos. Elles supportaient la longue séparation du mari, privées même de ses nouvelles vu les histoires qu'on faisait pour la correspondance en langue française. Je me rappelle de l'une d'elles qui, pour se tirer d'affaire, a hardiment écrit au-dessus de la date: Schreiber kann nicht deutsch - Je ne sais pas l'allemand. J'avais pitié des pauvres soldats privés ainsi des nouvelles de chez eux. Autant que possible, j'ai cherché à leur envoyer une Feldpostkarte que la poste fournissait et expédiait gratuitement. J'en avais toujours une certaine réserve devant moi à la Mairie pour profiter de tout moment libre à faire des heureux en leur envoyant quelques lignes. Je restais aussi en correspondance avec eux lorsque je fus

Un camarade de Ste Croix-aux-Mines avait donné à un compatriote libéré et renvoyé en Alsace, pour sa femme une lettre écrite en français. Ce commissionnaire, au lieu de trouver la fermière dans la maison et lui remettre les nouvelles toutes fraîches de son mari, déposa la lettre à la poste du village. Elle tomba ainsi entre les mains de la censure qui l'a transmise à la compagnie, et le pauvre homme eut huit jours de prison pour son forfait. Il était arrivé à la caserne la canne à la main ayant cassé la jambe six semaines avant son incorporation et comptait presque ses 45 ans. Il pleura maintenant comme un enfant; mais je l'ai consolé en lui disant que ce n'est pas une honte qui comptera pour plus tard; mais plutôt un point d'honneur d'aller en prison pour pareille chose.

Il n'y a qu'une seule fois que j'ai rencontré un Frélandais au front. A la caserne à Allenstein, Pologne, j'avais quelques camarades de la vallée avec moi; Humbert Aloïs m'a rejoint là-bas, mais il était logé dans une autre caserne. Un samedi soir on a confondu, dans la salle des douches, les porte-monnaie, les deux probablement achetés dans le même magasin de chez nous. J'y trouvais un chapelot, bon signe, me dis-je, d'avoir de nouveau le mien. Le même soir un réfugié du Bonhomme me l'a rendu. En janvier 1917 nous faisons des manoeuvres en Roumanie et nous étions couchés, le ventre creux, sur la terre gelée pour attendre la formation qui marqua l'ennemi. Je vis passer des civils et leur cri en français s'ils n'avaient pas vu de soldats. Le camarade à quinze mètres sur ma gauche me répondit: Non, il n'y a personne. - D'où es-tu? - Du Haut-Rhin. - De quelle région? - Du côté de Colmar. - De quel patelin donc? Je sursautai en entendant: Fréland. Quel est ton nom? - Vilmain. - De Knollprès? - Maintenant c'était à lui de dresser les oreilles. Nous étions depuis deux mois dans la même compagnie sans se connaître. En entendant appeler: Vilma-i-n, je ne pouvais pas penser au Frélandais Vilmain. En rentrant à la ca-

serne, nous avons causé un peu du pays et de Lapoutroie où il demeurerait depuis plusieurs années chez une tante.

Mr Florance Etienne, marchand de fromage, a eu plus de chance en été 1918 dans le nord de la France. Soudain il entendit au milieu d'une colonne de voitures le hennissement de son cheval qu'il avait dû céder en 1914. La bonne bête avait reconnu son ancien maître en l'entendant parler sur son passage. - Scène touchante vécue en temps de guerre où les coeurs ont trop vite perdu tout sentiment tendre et délicat.

A la maison, les fermières peinaient du matin au soir en hiver comme en été où il fallut encore se procurer des laissez-passer pour aller travailler dans les champs. Le mari ne venait en permission qu'après une très longue séparation. Bien souvent la femme dut d'abord adresser à la compagnie une demande qui passait d'une administration à l'autre pour être vérifiée sous tous les rapports avant qu'on en donna suite.

Le 16 février 1915 on paya pour la première fois des subventions de famille et d'abord seulement aux plus nécessiteuses. Toute famille d'une certaine fortune avant la guerre en était exclue, la situation du moment même ne comptait guère. A partir du 23 avril on leur remit l'argent à la Mairie; 108 familles étaient portées sur les listes et chacune toucha en moyenne la somme de 20 marks. Plus tard on s'est montré moins sévère et on y a admis à peu près toutes les familles dont le père ou des fils étaient appelés sous les drapeaux.

L'Institut d'assurance sociale donnait une prime de 50 M pour chaque assuré tombé sur le champ de bataille. Mais pour les avoir, il fallut remplir des questionnaires qui entraient dans les moindres détails. On demanda p. ex. à côté de la valeur de la récolte annuelle le rendement du petit jardin à côté de la maison, et combien l'intéressé avait dépensé le dimanche en argent de poche. On a renvoyé la pièce parce que pour la vente du veau on avait porté une autre somme pour les deux années consécutives, et que l'ancien patron - mort entre-

temps au front - n'avait pas donné le certificat de travail exigé. A la fin j'ai signé moi-même ce certificat "par ordre" du défunt et j'ai détaillé la valeur de tant et tant de pieds de salade, de bottes de carottes et de radis, de têtes de choux, et.etc. Le gendarme a bien remarqué que je cherche à me moquer du monde; mais l'Institut "sociale" était contenté.

Les veuves de guerre avaient les mêmes ennuis pour faire la déclaration concernant les droits de succession. Pour réduire les impôts, on fit valoir les dettes contractées du vivant du mari. Pour deux cas, il y en avait chez un marchand de bétail. La première fois il fallut écrire et écrire jusqu'à ce qu'il pût donner un arrêt du compte; mais impossible d'en faire le contrôle. On put calculer comme on voulait, on a toujours trouvé une autre somme finale et, cela va sans dire, un montant considérablement moins élevé. Ce monsieur avait bien dit dans sa lettre qu'il faudrait le rendre attentif s'il s'était trompé quelque part. Lorsqu'on lui fit comprendre que ce n'est pas beau d'agir de cette manière envers une pauvre veuve de guerre, il envoya, par le vu du courrier, une réponse presque grossière avec des menaces de poursuites judiciaires. La bonne femme fit l'impossible pour le rembourser immédiatement et reprendre alors le billet de reconnaissance. Maintenant on comprit la cause de la différence; le billet donnait une somme plus élevée que le prix convenu pour la vente de la vache. Pour le deuxième cas, le même marchand de bétail figurait comme créancier; mais tout marcha à la douce, sans erreur d'un côté et de plaintes pour "hausse de la cote" de l'autre.

Une fois au moins les fermières ont profité des cantonnements. C'était en 1915 au temps de la fenaison. Nous avions à cette époque des soldats natifs de la Haute-Bavière, des hommes raisonnables, habitués au travail dans la montagne. Ils s'offrirent eux-mêmes pour faucher les prés et n'acceptèrent en tout paiement que la nourriture pour la journée. - Ils savaient faire le

travail et s'y mirent tout de bon. Le voiturier qui avait ses deux chevaux dans notre remise, partit avant 5 h. du matin pour le Kalblin et ne rentra que le soir pour faire le voiturage à la Tête-des-Faux. Le temps était favorable, et rarement la fenaison se fit aussi rapidement que cette année-là. - Les années suivantes, les soldats-voituriers se sont rattrapés sur les services rendus par leurs camarades, on volant pour leurs chevaux le foin préparé par les fermières et leurs enfants.

Une fois, mes élèves ont aussi contribué à rentrer du foin. Dans l'après-midi, le ciel s'est obscurci tout à coup; l'orage menaçait de gâter tant de bon foin. Mes élèves comprirent le sérieux de la situation et se déclarèrent d'accord à venir avec moi dans la montagne. En pas de charge on monta au Kalblin; les plus lestes coururent chercher des toiles dans les fermes; les autres ramassèrent le foin des mains et des pieds; on prépara les charges et on un clin d'œil le foin du premier pré était rentré. Les râteliers manquaient pour fournir du travail propre; mais les propriétaires ne nous en voulaient pas. Jusqu'à ce que la pluie commença à tomber le foin de plusieurs prés était ainsi mis à l'abri. En 1937 j'ai rencontré de ces anciens élèves qui rentrent de l'usine d'Alspach pendant que je gagnais la gare avec ma classe de Zillisheim. On me rappela avec plaisir ce geste spontané d'entraide pendant la fenaison de 1915. J'ai éprouvé moi-même du plaisir en constatant quelle profonde impression cela avait fait sur eux qu'ils y pensaient encore 22 années après en me rencontrant par hasard sur la route.

24. L'école pendant la guerre.

Le travail à l'école restait en souffrance pendant toute la guerre. Vu les circonstances du moment, nous avions donné congé dès le deuxième jour de la mobili-

sation. Puis les grandes vacances furent prolongées à cause des cantonnements successifs; le maître d'école ne l'emporta pas sur le chef militaire; il fallut se plier aux exigences de ces maîtres de la situation. Les enfants avaient en attendant assez à faire en aidant leur mère dans les travaux des champs. Mr l'Inspecteur insista en vain pour que nous ouvrons les classes en citant l'exemple de la Sr. Modeste de l'école du Bonhomme; il ignore ou sembla au moins ignorer que la bonne Soeur avait commencé la classe le matin et ne pouvait plus continuer dans l'après-midi; pendant la sortie de 10 h. les balles avaient déjà sifflé dans la cour. A Lapoutroie une petite fille fut même tuée sur le chemin de l'école. A un moment de calme, nous avons repris le service régulier vers la fin de novembre 1914; mais le 4 décembre les parents ont déjà retenu les enfants, le danger étant devenu trop grand pour eux. Un autre jour, tout marchait bien jusqu'après la sortie de 15 h. A peine rentrés dans les salles, le canon commença à tonner. Les élèves se sauvèrent; mais ceux du côté du Chamont se cachaient encore après 19 30 h. derrière les maisons au haut du village.

En juin 1915, les nerfs étaient déjà habitués au bruit du bombardement; mais les jours de la bataille du Linge, tout travail était arrêté à l'école. Maîtres et élèves se tenaient comme immobilisés par la frayeur, le regard tourné vers Orbey, prêtant l'oreille au crépitement continu comme on n'en avait jamais entendu depuis le commencement des hostilités. Les canons dans la cour, le retour de quelques hommes avec un seul caisson de toute une batterie, tout cela a trop fortement impressionné les enfants pour toute la durée de la bataille.

A travers l'hiver, on faisait rentrer les élèves à l'heure de la sortie de 15 h. A d'autres périodes où maîtres et élèves auraient été disposés au travail, il fallait l'interrompre pour des congés officiels. Une fois il s'agissait de fêter telle et telle victoire; une autre fois il y avait des recensements à faire, ou je devais

céder la salle à la Mairie où j'étais installé pour la plupart du temps, le Tribunal de Lapoutroie y faisant ses séances ou le notaire et le percepteur y faisaient leur réception; on y fit des ventes de bois; le dernier samedi du mois il fallut préparer les cartes d'alimentation sur la grande table pour les distribuer le dimanche matin; à la fin du mois, les mères de famille et les réfugiés y touchaient leur subvention, etc. Trop souvent il y eut de ces interruptions gênantes qui paralysaient tout travail sérieux.

Pour l'arbre de Noël 1914, j'avais renoncé à acheter des jouets pour mes élèves comme il était d'usage avant la guerre. Dans les formes j'avais trouvé de belles pommes à un prix favorable qu'on ne connaissait plus pour le second Noël de guerre. Un grand panier comme les laveuses les emploient pour le transport du linge, rempli de boîtes reinettes grises me revenait à 3 M. Pendant la sortie de 15 h. J'avais caché mes provisions derrière le grand tableau noir, et à la fin de la cérémonie officielle, je fis vider les sacs d'école. Chacun eut une vingtaine de ces belles pommes, puis encore des poignées et des poignées jusqu'à ce que les paniers étaient vidés et le cartable rempli jusqu'en haut ainsi que les poches et le tablier sans parler des fruits qui avaient été croqués séance tenante. On en rit, on s'en amusa plus que les années précédentes avec les plus beaux jouets. Au moins une journée d'école plus agréable que d'ordinaire - mais une seule fois pour plus de quatre années de guerre.

Monsieur l'Inspecteur d'école avait une fois l'occasion de comprendre notre situation difficile tout près du front. Il était à peine entré que quelques élèves venaient en retard en classe. Ils s'excusèrent qu'un combat aérien les avait retenus, non qu'ils s'étaient amusés à voir les évolutions des deux adversaires, mais qu'ils avaient été obligés de se garer des coups de mitrailleuses et des balles de shrapnell qui volaient et tombaient tout autour d'eux. Ils ne furent pas grondés,

l'Inspecteur racontant que lui-même avait dû se coucher derrière un mur pendant toute une demi-heure. Au-dessus de l'école il y avait bien souvent de ces combats. Les balles frappaient bien souvent les tuiles; les éclats d'obus tombaient tout autour de la maison. A la longue on n'en fit presque plus attention; mais les élèves étaient fort pressés en sortant dans la cour, à y ramasser les balles de shrapnell qui leur servaient au jeu de billes; les poches en étaient parfois toutes pleines.

En juillet 1916 Mr l'Inspecteur venait fort tard dans la soirée faire sa visite annuelle. Je faisais classe dans la salle de la Mairie, et peu avant la rentrée il me fit prévenir de garder les enfants qu'il voulait voir avant son départ. 16 h. avaient sonné; les sacs d'école étaient préparés sur les bancs, et Mr l'Inspecteur se fit attendre. J'avais passé dans le bureau à côté pour travailler au lieu de laisser perdre le temps, lors que j'entendis: Grüss Gott! la salutation en usage depuis que les Bavaoires s'étaient installés chez nous. Je revins dans la salle où l'Inspecteur posa des questions comme pour ses visites en temps de paix. C'était un samedi soir, et je me vis obligé d'intervenir: Nous ne pouvons pas retenir les élèves plus longtemps vu qu'ils doivent remplacer à la maison le père et les frères aînés pour ramasser l'herbe pour le lendemain. Mes objections ne firent aucune impression. Mais lorsque j'ai cherché mes registres au bureau pour continuer mon travail sur le pupitre, l'Inspecteur comprit et congédia les enfants en me disant: Si vous avez beaucoup de travail, vous avez au moins à manger. Il tenait un petit colis en main, deux fromages qu'il avait apportés de Ribeaugoutte où il avait fait la révision dans la matinée. A peine dix jours après nous l'avons enterré à Ribeauvillé - journée bien triste pour nous comme il est relaté plus haut.

Les années 1917 et 1918 où je ne tenais plus ma place à l'école, le travail était interrompu plus souvent

encore qu'auparavant par les nombreux recensements, les cantonnements plus massifs et, ce qui était du nouveau, par le ramassage de feuilles d'arbres et d'arbustes pour l'usine installée entre Kaysersberg et la scierie Weibel, d'ortilles et autres choses qui devaient fournir des "Ersatz" pendant la dernière période de la guerre. Il fallut en outre expliquer jour pour jour le "Kriegsbericht", les nouvelles de la guerre publiées dans les journaux, et expliquer les illustrations que l'administration envoyait une fois sur l'autre pour en décorer les salles de classe. En fin de compte, les pauvres enfants n'empêchaient plus grand'chose pour leur formation intellectuelle. Les parents le savaient trop bien et insistaient tout de suite après mon retour que j'ouvre des cours du soir pour combler un peu les lacunes.

25. Les réfugiés dans le village.

A la première grande guerre on a vu en Alsace la misère des évacués, des pauvres réfugiés, à partir de Noël 1914. Lors des combats acharnés entre Cernay et Altkirch, la population entière des villages situés dans la ligne de feu, a dû quitter, parfois d'une heure à l'autre, les maisons et tout le bien, ne pouvant emporter que les habits qu'ils portaient sur le corps et les enfants tenus sur le bras ou menés par la main de peur de les perdre dans la confusion générale. Dans notre vallée, beaucoup de propriétaires ne pouvaient pas se résigner à abandonner leur ferme malgré le grand danger qu'il y avait pour eux entre les deux lignes ennemies. Dans le courant de l'été 1915, les premiers réfugiés des Huttes et des points spécialement exposés des annexes d'Orbey, de Lapoutroie et du Bonhomme arrivaient à Fréland. Ici ils n'étaient pas trop éloignés de chez eux et abrités des obus dans ce vallon écarté; la population parlait leur même langue et, ce qui est l'essen-

tiel, montrait plus de solidarité et plus de compassion avec ces déshérités de la fortune qu'on l'a vu dans d'autres régions pendant la seconde guerre mondiale. Fin 1915 Fréland hébergeait 39 familles, en 1917 on en comptait 45. Les premiers réfugiés pouvaient amener quelques effets et profiter de la nuit pour chercher l'un ou l'autre article s'il n'était pas encore emporté par les soldats pour mieux s'installer dans leur tranchée. Le 22 novembre 1915 quelques familles, surtout du Bonhomme, furent obligées de nous quitter pour s'établir à Bergheim; mais le grand nombre de nos réfugiés a pu rester à Fréland malgré les agissements des militaires qui voulurent par force reprendre pour leurs cantonnements les chambres cédées à nos compatriotes plongés dans la misère.

Le 4 janvier 1916, Orbey fut totalement évacué et le 6 janvier le Bonhomme. Impossible alors d'y retourner sans une permission spéciale, et rarement, très rarement on daignait la leur accorder. Ces derniers réfugiés nous arrivaient dans un état déplorable. Je vois encore la famille H. du Bonhomme, les parents avec leur garçon de 8 à 9 ans, le petit amenant par la corde une chèvre qui portait une paire de sabots suspendus au cou; tout de qui leur restait de biens, de ménage. Telle fermière des Huttes chassait devant elle deux vaches, de pauvres bêtes qui faisaient pitié à voir, amaigries par suite des longues privations, presque plus rien que des squelettes, les os recouverts de la peau. Combien de meubles se sont perdus pendant les nuits de l'exode, tombés des voitures sans pouvoir les ramasser tellement on était pressé à se sauver de "l'enfer", toujours poussé par ceux qui suivaient. Cette autre fermière avait à peine quitté la maison qu'elle revenait pour y chercher encore un objet spécialement cher, et sous la porte elle fut frappée par une balle. L'infortuné jeune homme d'Orbey avait été tué pendant le bombardement, et une seconde fois il fut frappé par un obus qui tombait sur son cercueil placé devant la maison à l'heure de l'en-

terrement. Ce père de famille, propriétaire de trois fermes, arriva à Fréland avec sa femme et six enfants se serrer dans une seule chambre. Du haut du Kalblin il put voir au loin ses maisons, jusqu'à ce soir où la première, puis la deuxième et la troisième flambaient, incendiées par des patrouilles qui s'y étaient glissées pendant la nuit, soit par des obus incendiaires. Cela lui a serré le coeur de voir la famille dans le grand abandon tandis que là-haut il savait enfouie dans le jardin toute une fortune en pièces d'or et d'argent. Il dut travailler en cassant des pierres sur la route pour gagner un peu pour l'entretien de la famille, la subvention ne pouvant de loin leur suffire. Le pauvre H. L. d'Orbey arriva avec sa femme, deux petits enfants et sa mère déjà avancée en âge. Sa santé était ruinée par le séjour prolongé dans la cave pendant les bombardements. La maladie n'était sûrement pas simulée comme on le disait le jour où l'homme, encore assez jeune, devait se présenter au conseil de révision. Le 6 février 1916, on dut le transporter à l'hôpital à Colmar et il y est décédé peu après.

Lentement et trop lentement même se faisait l'organisation administrative pour venir en aide à tous les réfugiés. Mr Ernst, directeur d'école d'Orbey, fut nommé commissaire de ceux de la vallée; mais il était difficile de les atteindre dans tous les coins où ils avaient trouvé asile, les plus éloignés du côté de Forbach au fond de la Lorraine. Plusieurs familles avaient loué des fermes à Fréland, d'autres trouvèrent de l'occupation salariée dans les fermes où ne restait que la propriétaire pour mener tout le train. Et tous travaillaient jusqu'au jour de l'armistice; le 11 novembre 1918. A partir de là ils n'y tenaient plus, et malgré qu'ils ne trouvaient chez eux que des ruines et qu'il fallait se loger pour plusieurs années dans des baraquements qui ne les abritaient guère contre les rigueurs de la mauvaise saison, ils retournèrent chez eux pour combler les trous d'obus et les tranchées qui parsemaient et sil-

lonnaient leur propriété. Ils reprisent peu à peu leur ancienne vie de Germiers; ils cherchaient à monter un cheptel comme avant la guerre; ils poinaient; mais ils étaient heureux d'être de nouveau chez eux.

26. L'année 1919.

Après que le clairon avait sonné le "Cessez le feu", nos hommes rentraient peu à peu dans leur foyer - mais pas tous. Le monument près de l'église nous rappelle ceux qui ne pouvaient plus revoir leur famille, leur village. J'étais aussi porté parmi les disparus; mais j'ai pu revenir, tout en surprise, le 17 décembre 1918. La veille au soir, les premiers rapatriés du Camp de St. Rambert étaient arrivés à Cokmar, des soldats français qui parlent l'alsacien qu'on disait. Dans l'après-midi nous avons fait le défilé à travers les rues de la ville, musique en tête et suivant d'un pas allègre le beau drapeau qui avait été offert là-bas aux Alsaciens rentrés dans leur ancienne Patrie. Près du Champ de Mars j'ai tout à coup entendu crier mon nom. La soeur de notre cuisinière, réfugiée du Bonhomme avec toute la famille Florence, avait cru reconnaître ma figure dans les rangs. Elle s'est adressée au camarade qui marchait derrière moi pour demander mon nom, et alors lança le cri voyant un "ressuscité". Je suis sorti des rangs - on n'était plus au régiment - pour demander des nouvelles et annoncer mon retour pour un des jours suivants. Le soir même j'ai pu monter à Fréland où la nouvelle de mon retour m'a devancé dans la maison d'école et s'est répandue dans le village comme une traînée de poudre. J'ai dû faire du service au Bureau à Colmar jusqu'au 4 février 1919. Je suis rentré définitivement un vendredi soir, et le samedi matin j'ai repris mon service en classe.

Le début de l'année 1919 était marqué par plusieurs

accidents causés par des engins de guerre. Le petit Herqué, Préchamps, a perdu plusieurs doigts de la main droite; Haxaire, Chaude-Côte, s'est brûlé la poitrine et les mains; le dimanche de Carnaval il y eut même un mort, ce père de famille du Kalbin, tué à la Tête-des-Faux où il croyait faire des trouvailles intéressantes. Le reste de l'année 1919 fut une suite de belles fêtes.

Plus haut est déjà raconté comment nous avons repris les cloches le lundi de Pentecôte. Pour le 28 juin, jour de la signature du traité de Versailles, les jeunes gens avaient dressé un grand bûcher du côté du Voirimont. Vers les 20 h. le téléphone donna la nouvelle que les Allemands ont tout signé. En agitant un grand tricolor, on donna aux "artilleurs" le signe convenu, et les bûches flambaient dans la nuit jetant la lueur à travers la plaine d'Alsace jusqu'à l'autre côté du Rhin d'où l'on put voir, ce soir-là, toute une file de ces feux de joie sur la crête des Vosges. Devant la Mairie se forma en même temps un cortège qui montait et descendait le village au son d'un petit harmonica. On chanta et sauta et dansa de joie. Mr Fritsch était descendu de la Combe en pantalon rouge celui qu'avait porté son grand-père pendant son service militaire. Mr Barlier Ambroise venait demander s'il ne pouvait pas sonner le clairon (qu'il portait caché sous la blouse) le seul instrument des sapeurs-pompiers qui n'était pas tombé entre les mains des ennemis; et il s'y est donné de tout coeur. On est accouru des maisons à notre passage, agrandissant toujours nos rangs. Grand fut le regret des habitants des fermes lorsqu'ils entendaient parler le dimanche matin de cet élan spontané de joie générale. Ils demandaient de refaire le cortège en toute forme ce dimanche soir; mais on les consola en leur promettant encore mieux pour le 14 juillet.

Le souvenir de ce premier 14 juillet s'est gravé bien profondément dans la mémoire de tous. Pendant plus d'une semaine on a travaillé pour dresser un magnifique

arc de triomphe à travers la rue devant la Mairie, à décorer le bâtiment de sapins, de guirlandes et de transparents. Mr Barlier, le Maire d'après guerre, avait préparé chez lui tout un arbre en lampions pour la tête du cortège et un transparent qui tenait toute la largeur de la rue pour éclairer la musique marchant au milieu du défilé. Il craignit d'abord de ne trouver les porteurs nécessaires et ne recommanda d'en prévoir plusieurs équipes pour tout le long trajet; mais lorsque j'avais fixé aux casquettes des premiers les beaux plumets rouges et tricolores des pompiers d'avant 1870 - qui avaient été cachés dans un placard de la Mairie - ils ne voulurent plus céder la place à d'autres; ils portèrent les deux pièces jusqu'après 23 h. et même pendant qu'ils dansaient comme les autres sur la place au son de la musique ressuscitée pour ce jour.

Une dame de Marseille qui avait choisi Fréland, ce beau coin des Vosges, pour y passer la villégiature avec ses filles, acheta les notes de la Marseillaise pour l'ancienne "Musique" qu'on a vite reconstituée sous la direction de Mr Petitdemange Félix. Quelques répétitions faites dans la salle de classe pour apprendre cette nouvelle pièce et reprendre quelques belles marches de l'ancien répertoire, et tout était prêt pour la fête. Le soir du 13 juillet, tout le village était sur pied. A la tombée de la nuit un long cortège s'est formé devant la Mairie illuminée, et passant sous l'arc de triomphe s'est dirigé vers la chapelle St. Thiébaud: les grands lampions en tête, les enfants d'école avec leurs lampions, les jeunes gens, le grand transparent, la musique encadrée de porteurs de torches, les autorités et puis la grande foule. Les habitants des environs étaient accourus avec les soldats en cantonnement pour voir la fête à Fréland. Tous furent emportés par le courant; en haut, la masse s'est presque soulevée, tous se pressant pour avoir une petite place sur la plate-forme devant la chapelle. Mr Barnizari m'aida à hisser Mr Prince, le sympathique curé de l'époque, sur le socle du

Sacré-Coeur pour haranguer la foule et l'enthousiasmer comme il savait le faire dans ses improvisations. Les coeurs débordaient de joie. Les vieillards qui n'avaient pas pu nous suivre jusqu'en haut, nous attendaient dans la rue en bas, les larmes aux yeux ce qui disait mieux que des paroles ce qu'ils éprouvaient dans leur coeur en cette belle soirée. On s'arrêta sur la place pendant que la musique joua encore une pièce sur l'autre; on ne savait pas comment se séparer. Vers minuit, le ciel, auparavant au beau clair de lune, s'obscurcit tout à coup; l'orage nous menaçait; il fallut rentrer. Mais le mot d'ordre était donné pour le lendemain à 9 h sur la même place.

Après l'office à l'église, personne ne manqua à l'appel. On se serrait sur la place de la Mairie comme les sardines dans la boîte. Des jeunes gens avaient grimpé dans les arbres; d'autres occupaient le toit des baraquements qui restaient de la guerre du côté de la maison Firer. Quelques chants des enfants d'école, quelques récitations, un discours d'occasion du Fr. Adalbert, directeur d'école, et Mr Barlier, maire, et Mr Didierjean qui avait aussi repris sa place d'adjoint, distribuaient des tablettes de chocolat aux petits et des dragées à tout le monde qui arrivait en attraper. Le cortège se reforma pour gagner le haut et le bas du village, et un banquet réunit pour l'après-midi une vingtaine de personnes au restaurant Simon Paul. Les photos tirées en ce jour sont sûrement conservées dans les familles. Les journaux donnaient de longs articles sur cette fête de Fréland.

La Fête-Dieu cadrait bien avec les autres solennités de l'année. Le reposoir n'avait plus besoin de se cacher entre la Mairie et l'Hôpital. Les bonnes Soeurs étaient venues demander si nous ne voulions pas le dresser sur la place comme avant la guerre. Nous étions d'accord pour l'ancien emplacement; mais nous ne voulions pas leur ravir le plaisir de le décorer comme elles l'avaient si bien fait pendant la guerre. Nous nous

réervations seulement à exécuter, comme autrefois, avec Mr Fandre, le gros travail à faire. On revit alors le tapis jaune en fleurs de genêt, bordé du tendre vert des jeunes fougères. Les pensionnaires de l'Hôpital ne risquaient plus d'être faits prisonniers comme il arriva en 1915 au petit sourd-muet qui s'était prop écarté des autres pour cueillir les fleurs et fut conduit comme espion à la prison de Ste Marie-aux-Mines. Le samedi soir, les filles aînées de la bonne dame de Marseille avaient demandé si elles pouvaient aider le lendemain à décorer le regosoir. Je craignis avoir plus de dérangements que de secours et, pour les écarter, je les rendis attendives que le travail commencera de trop bonne heure. A mon grand étonnement, elles étaient les premières sur place, déjà avant cinq heures. Leurs petits doigts furent aussi agiles qu'ils étaient habiles, et les deux demoiselles ont vraiment fourni du bon travail. Elles se disaient bien récompensées lorsqu'elles virent les splendeurs de la fête, la magnifique procession dans un petit village, dans une paroisse où il y avait encore la foi vivante, qui n'avait pas vu comme celles de là-bas les tristes événements de 1903 lors de la séparation de l'Etat et de l'Eglise. Le grand nombre de servants de messe, les jeunes filles en habits blancs et les cheveux en boucles, les tout petits et les petites portant des fanions, tout cela avait poussé leur maman à mettre son appareil photographique en fonction. - Et lorsque papa était aussi arrivé à Fréland quelques jours après la fête dont on lui avait raconté, il vint me demander si les enfants ne pouvaient pas mettre les costumes et se parer comme le jour de la Fête-Dieu pour en faire de plus grandes photos avec son appareil. Il promit de payer les peines que cela causera aux mères de famille. Il voulut les avoir pour la pose, et il eut gain de cause pour le jeudi suivant.

La fête patronale du 15 août 1919 tranchait pour beau coup sur celle de 1914. Il n'y eut pas, comme cette fois-là, le bruit du canon depuis l'heure matinale ni

l'angoisse qui serrait les coeurs en prévision d'une bataille sur le territoire de la commune. En ce 50^e anniversaire tout le village était ravi de voir un jeune prêtre, un de ses fils, monter les marches de l'autel pour sa première messe. Le R. P. Ferqué avait été retenu en Espagne pendant toute la durée de la guerre. Loin de son petit pays et des siens, il avait été ordonné prêtre en 1917, et maintenant seulement il put dire sa première messe dans son village natal. La vieille mère, les frères et soeurs à l'exception d'un seul, l'ancien suisse de l'église, tombé sur le champ de bataille, l'entouraient au petit autel dressé devant la maison paternelle. La tante, Mme Simon d'à côté, clouée à sa chaise roulante, fondait en larmes en son bonheur de voir le jour de gloire du neveu. Toute la paroisse venait avec le clergé pour la réception du jeune prêtre, et en longue procession on se rendit à l'église. Les musiciens, tous à peu près du même âge que l'officiant ou en parenté avec lui, tenaient à l'accompagner au son des cuivres, comme ils l'attendaient après la grand-messe pour le reconduire à la maison. L'office fut d'une solennité extraordinaire. L'église avait mis ses plus beaux décors, et les saphirs mélangés aux nuées de l'encens le parfum de la résine. La dernière des places était prise dans les bancs et dans la grande et les deux petites allées. La voix claire de l'officiant témoignait de la grande joie dont débordait son coeur se sentant entouré de l'affection générale. Un prédicateur de choix sut toucher les coeurs de la nombreuse assistance en cette double fête de la paroisse. Les chœurs émerveillèrent tous par le programme choisi du jour: messe en musique et plusieurs pièces polyphones accompagnées à l'orgue par Fr. Navier, musicien distingué. Le ciel même sembla prendre part à la joie générale en brillant d'un bleu pur attirant ainsi tous les coeurs à lui pour remercier le Très-Haut.

Le 25 août, dans l'après-midi, tout Fréland monta en pèlerinage aux Halles à la tombe des 5 soldats du 28^e

Bataillon de chasseurs alpins. Le général Gouraud, un des grands héros de la guerre et depuis l'armistice gouverneur de Strasbourg, avait daigné accepter l'invitation pour honorer avec nous le souvenir des pauvres victimes de l'escarmouche du 25 août 1914. Pour l'anniversaire de leur glorieuse mort, la tombe était richement ornée de fleurs et de couronnes. Le général Gouraud descendit d'Aubure où il était pour quelques jours en villégiature. Il tendit la main gauche pour nous saluer et on l'a serrée avec grand respect sachant le bras droit arraché pendant la bataille des Dardanelles. Mr le Maire évoqua dans son discours les événements du 25 août 1914, journée d'autant plus triste pour nous qu'elle devait contribuer, comme on l'a constaté trois jours après, à dissiper notre beau rêve de rester français. Après une prière récitée pour les victimes du combat trop inégal sur ces hauteurs, on a accompagné le général vers le Col d'Aubure. On s'est arrêté près du monument érigé par les Wurtembergois. Le général prit place sous les arcades de la rotonde dont les statues gisaient tout autour en morceaux comme des idoles brisées. Un des écoliers, actuellement le R. P. Barli : Marcel, missionnaire en Amérique du Sud, récita une parodie de la fable de La Fontaine: La cigale et la fourmi, dont voici le texte qui illustre bien la manière de penser tout de suite après la guerre. Malheureusement on a trop vite dû changer de vue.

L'Allemagne, ayant armé tout l'été,
se trouva fort bien pourvue
quand la guerre fut venue.
Et pour accroître sa chance
d'écraser la belle France,
elle alla, fourbe et câline,
chez l'Autriche, sa voisine,
la priant de lui prêter
des armes, pour résister
au Russe, allié fidèle.

"Je vous paierai, lui dit-elle,
si je mets la France à mal,
un intérêt kolossal."
Le Teuton d'abord gagna,
pas longtemps, puis recula.
Et pour mieux montrer sa rage,
organisa le pillage.
Il tua, brisa, vola,
bombarda et incendia
chez le peuple pacifique
de la France et de Belgique.
Mais les alliés, de concert,
vinrent à bout du Kaiser.
On passa au règlement
du compte avec l'Allemand:
"Que faisiez-vous, bon larron?"
dit l'Angleterre au Teuton.
- Jour et nuit, en vrai brigand,
je pillais, ne vous déplaîse!
- Vous pilliez! j'en suis fort aise.
Eh bien! payez maintenant!"

Le général remercia le petit en le soulevant de son bras gauche et le serra contre sa poitrine en l'embrasant sur les deux joues. La foule acclama frénétiquement ce beau geste; les "Vive le général!" ne voulurent plus finir. La cérémonie commémorative se termina ainsi d'une manière bien émouvante.

27. Conclusion.

Nos vallées des Vosges se sont relevées des ruines de la guerre. Les villages furent reconstruits même plus modernes et plus coquets qu'ils l'avaient été auparavant. Les nombreux ouvriers d'usine, en chômage parce que les industries n'avaient pas encore repris le tra-

vail furent employés à niveler le terrain dévasté par la furie de la guerre, à le débarrasser de la ferraille et du bois mort qui traînaient sur les lignes du front, à abattre les tronçons déchiquetés et à moitié pourris, seuls restes de nos belles forêts. Champs et prés furent rendus à la culture, les pentes des montagnes reboisées. Des flots de touristes affluèrent dans la zone de guerre pour voir les tranchées conservées dans l'ancien état comme derniers vestiges de cette époque tragique, et visiter les vastes cimetières militaires et les monuments érigés en souvenir des nombreux victimes des années terribles. Partout renaissait une nouvelle vie des grandes ruines.

Fréland a aussi changé de figure et s'est modernisé après la guerre. L'usine construite au haut du village put occuper bon nombre d'ouvriers leur offrant un gain -pain sans qu'ils fussent obligés de trop se déplacer matin et soir. Le commerce a repris bien vite; on n'a plus touché les 30 Pfennig pour une livre de fromage comme c'était le cas les dernières semaines avant la guerre en 1914. La commune, plus favorisée que ses voisines, put tirer bon profit de ses forêts beaucoup moins dévastées qu'ailleurs, et faire de belles recettes par les ventes de bois. Le centre du village s'est embelli en élargissant la rue et en dégagant les deux maisons d'école des hauts arbres qui cachaient trop les bâtiments. L'église paroissiale a été renouée à l'extérieur et surtout à l'intérieur par les travaux soignés et artistiques de Mr Bottinelli, peintre du Bon homme. Un beau monument fut érigé sur la place devant l'église en mémoire du grand nombre des enfants de la commune tombés victimes de la guerre. On put constater un nombre toujours croissant de gens de la ville qui venaient passer leurs jours de vacances dans ce coin paisible leur offrant avec le repos le bon air de la montagne. Ils se sont même construits des chalets au Voirimont et à d'autres beaux sites de la commune pour y passer leur week-end, les dimanches ensoleillés d'été.

Mais qui aurait cru qu'une seconde guerre mondiale nous surprendra si vite, à peine vingt années après que la première s'était terminée, et qui dut de nouveau plonger la population dans la grande misère la faisant souffrir sous la terreur de l'envahisseur, les restrictions, les séparations cruelles en forçant les uns à mettre l'uniforme détesté et les autres à se voir exilés pour plusieurs années du village natal?

Que le Ciel daigne protéger la jeune génération et lui accorder le bonheur d'une paix durable. Que le danger d'une nouvelle guerre soit écarté de la région et de tout notre pays trop éprouvés dans le passé.

Je le leur souhaite de tout mon coeur.

— o —